



L'air de cendre

Gabriel Leroy

Editions du Paon d'Or
Les Obsidiennes

L'an de cendre

Troisième édition

Gabriel Leroy

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Gabriel Leroy, 2013

L'an de cendre

Première partie

Au dire d'un soupirail



*Un siècle d'abandon, tout un siècle, et dehors...
et dehors plus un rire et les pleurs se font rares.
Nombre ont fui cette ville où jamais sur leurs corps
ne se lève le jour. Dans les entrailles noires*

*des foyers étouffés le pouls bat cependant.
Quelques vivants parmi les carcasses saignées
guettent la lune pleine, immobile, attendant,
blanche et grosse de sang, comme un nid d'araignées.*

*Tout est sec. Dans les parcs, le souffle des saisons
a déterré des chiens dont plus rien ne subsiste.
Il a pris les enfants du ventre des maisons.
Plus d'invites, de cris, dans les rues plus d'artiste,*

*ni d'air de violon si souvent entendu.
Dans la douve où jadis coulait la vase humaine,
reste un seul virtuose, un squelette pendu
à sa planche de bois. Et quand la nuit promène*

*sur l'ébène le poids de ses doigts dégarnis,
on n'entend plus grincer la corde endolorie,
mais seulement les os craquer sous le vernis,
et la bise chanter sa macabre euphorie.*

*Au manège, plus loin, fume le crin tigré
des chevaux de bois mort. Inerte violence,
ces bêtes à jamais seront debout malgré
leur ventre affreusement transpercé d'une lance.*

*C'est la fatalité qui s'écoule sans heurt.
Ainsi cette gargouille aux blanches commissures,
qui, sans cesser de vivre, infiniment se meurt,
livrant sa propre chair au flot des vomissures.*

*Mais si tout est désastre en ce monde détruit,
il reste cependant au coin de quatre pierres
un endroit singulier, plein de fête et de bruit,
s'irisant quelquefois d'attrayantes lumières.*

*Et si quelque vivant cherche asile le soir,
si par chance il atteint sa demeure nouvelle,
à peine espère-t-il en frôler le heurtoir,
que la porte s'entrouvre et que l'ombre révèle*

*une goutte tombant sur le seuil. Mais comment ?
Ce n'est pas du vin vieux mais l'écriteau qui saigne.
C'est qu'il aura fallu repeindre récemment
«Auberge du Trépas» en rouge sur l'enseigne.*

Anastomose



*Toi, de l'autre côté, qui découvres ces pages,
toi, rêveur pas encore écœuré, toi, passant,
apprends que ces écrits oubliés par les âges
révèlent un envers empreint d'ombre et de sang.*

*Sache qu'il fut un temps où ta moitié du monde
se cachait de la mienne, un temps où nos miroirs,
mimétiques témoins de notre ère inféconde,
occultaient savamment des secrets des plus noirs.*

*Nul être n'existait pour ceux de l'autre face.
Seule hors de ce mensonge, une simple psyché
osa nous révéler ce qui dessous sa glace
depuis l'aube des temps était resté caché.*

*Puisqu'il faut qu'à présent l'histoire soit contée,
sache que ce miroir au terrible secret
était propriété d'une jeune effrontée
n'ayant pour seul amour que son propre reflet.*

*Le baiser déposé de la pâle innocente
enténébra de brume un instant le miroir.
Lorsque l'éclat revint la vaine adolescente
perdit l'amusement d'elle-même se voir.*

*D'effroi lâchant l'objet au centre de la pièce,
elle y vit une dame aux identiques traits,
seule, certainement morte là de vieillesse,
qui se décomposa quelques souffles après.*

*Nombre de gens d'ici par l'étroite fenêtre
perçurent à leur tour l'autre réalité.
Laisant pour un instant les reflets disparaître,
ils virent de leur sort la part d'obscurité.*

*Maintes fois l'on tenta de briser l'artefact;
pourtant l'objet toujours laissait déçu l'outrage ;
le vif-argent restait parfaitement intact,
horriblement ouvert sur l'autre paysage.*

*Et le mal grandissait dans la contraire glace
jusqu'à ce que l'on vît dans l'ovale aiguisé
la fêlure arachnide en dévorer la face,
puis au fond du miroir l'autre ciel se briser.*

*Alors toi qui m'entends, si tu daignes poursuivre,
comme naguère face à ladite psyché,
tu verras ton destin se noircir dans ce livre,
et dans son dernier mot ton monde s'ébrécher.*

Leur fléau



*Courez, enfants des nuits, survivants de ce monde !
Allez main dans la main ! Le bruit que font vos pas
dérange les chemins de l'heure vagabonde,
harcèle un avenir qui ne s'éveille pas.*

*Prenez garde au fléau, doux anges d'infortune.
Toi le garçon seigneur des soirs agonisants,
toi fille aux yeux si clairs qu'ils intriquent la lune,
courez vers le danger du haut de vos seize ans.*

*Gardez le souffle court. Il n'est ici personne.
Mais il monte dans l'air comme un crépitement.
C'est la ville engourdie qui tout à coup frissonne.
Que battent vos deux cœurs ! Dans l'once d'un moment*

*ne restera de vous qu'un corps vide de rêve,
la carcasse asséchée de toutes vos ardeurs,
comme transie du froid d'une vie qui s'achève.
Courez en vain, enfants ! Viennent les dévoreurs !*

*Soudain jaillit sur vous à l'angle des ruelles
une brume anthracite enflammée de saphir,
comme un monstre céleste étoilé d'étincelles,
tombé de tout là-haut, venu là pour mourir.*

*Cet étrange ouragan, ce sont des libellules,
brillantes d'un bleu nuit, les ailes en couteaux,
tenant les moindres grains, entre leurs mandibules,
de vos frissons broyés en d'infimes étaux.*

*L'émissaire légion, porteuse des nausées,
déferle sur la rue, se gonfle dans les airs,
abat sur votre vie ses ailes aiguisées.
Elles mangeront tout, tout de vous, sauf les chairs.*

*Et pourtant dans l'instant est passée la bourrasque.
Et toi fille aux yeux clairs tu respirez toujours.
Mais de l'autre visage il ne reste qu'un masque
qui ne sait plus ton nom, ni rien de vos amours.*

*Il a cédé son sort, dos à la déferlante,
protégeant de son corps tes songes adorés.
Il n'est plus que tombeau d'une prunelle absente,
une coquille vide au champ des dévorés.*

*Quand le fléau demain retrouvera les rues,
tu suivras toi aussi ses vaisseaux triomphants
dans la nuée chargée de vos joies disparues.
Le temps un jour ou l'autre emporte les enfants.*

Jeux d'osselets



*Sous l'angle, au croisement des ruelles obliques,
l'homme s'est abrité. Lentement les pavés
filtrent les eaux du ciel, cadavres faméliques
rampant vers les enfers. Dans ces fleuves gavés*

*de poisons, le néant se reflète en spirales,
comme un visage obscur penché sur un chaudron.
Bientôt seront taris les pleurs des cathédrales ;
et les tambours de pluie en échos se perdront.*

*Déjà, le long des murs, les cascades funèbres
décourent le linceul d'une ville au corps froid.
Goutte à goutte se perd le grelot des ténèbres.
Pour ce soir la tourmente a déserté l'endroit.*

*Seul le silence engorge encore les gouttières.
L'homme alors se relève. Et s'éloignant d'un pas,
il se heurte au rebord d'un vieux puits fait de pierres.
L'avait-il vu plus tôt ? Il ne s'en souvient pas.*

*Et c'est là dans ce gouffre interrompant sa route
qu'il aperçoit un tas d'ossements délavés.
Plantés au fond du trou, des squelettes sans croûte
font tous quatre l'enclos d'un amas de pavés.*

*Voyez ces crânes rire en l'orbite abyssale !
Ecoutez la rumeur qui roule là-dedans !
C'est la voix de ces morts aux pieds coupés d'eau sale.
C'est tout un cliquetis de claquements de dents.*

*Cela devient pourtant presque compréhensible.
Oui, cela parle d'or, de jeu, de dents de lait ?...
Et de fatalité. On entend : «Quoi possible ?».
On entend«...qui n'y risque un quelconque osselet !».*

*Mais le sens fait défaut à ces syllabes noires.
Dès lors l'homme, grandi de curiosité,
veut capter le peu d'air que filtrent ces mâchoires.
Il s'avance un peu plus, jusqu'à l'extrémité*

*du muret. Puis couché sur l'étroite margelle,
il écoute plus loin. Il s'étend sous les cieux,
sur cette pierre humide où ses phalanges gèlent.
«Va-t-il tomber ? Déjà ? Les jeux sont faits, messieurs !»*

*Voyageur, si le soir, près d'un puits solitaire,
il vous vient à l'oreille un chahut de bazar,
reconnaissez ce jeu qui s'arrange sous terre.
Les morts font le pari. Vous êtes le hasard.*

La rachetée



*Dans un geste ancestral, comme semant les blés,
la dame aux cheveux gris jette aux sillons des rues,
dans le terreau grouillant des pigeons assemblés,
hors d'un linge noirci, des morceaux de chairs crues.*

*Quelque-chose la suit, en laisse, par l'odeur,
comme un sombre animal dont la ruelle accouche.
C'est l'ombre d'un clochard, juste un pauvre rôdeur,
ces quelques mots coulant aux angles de sa bouche :*

*« Toi, veuve qui perdit et ton père et tes fils
dans les trous qu'avant toi vint semer la famine,
entends mourants et loups hurler cent contre dix !
L'homme a raison de vivre et non pas la vermine !*

*Que ne preserves-tu pour ton propre repas
la monstruosité de tant de nourriture ?
Quelle règle t'oblige à ne la mordre pas
pour offrir aux oiseaux si perverse pâture ? »*

*L'aïeule, sans cesser d'épandre sa bonté,
l'ignore. Elle chantonne au soir mélancolique
que tant de fois déjà, sans pouvoir les compter,
elle entendit pleurer cette même supplique.*

*Voyant là les ramiers se dévorer entre eux,
le pauvre alors se jette aux pieds de la semeuse,
mêlant son propre corps au régál désastreux,
déchirant de la chair la charité fameuse.*

« Choisis lors ton morceau, pour peu qu'il en reste un. »
dit tristement la vieille, ajoutant de la sorte :
« Je ne tremperai pas ma lèvre à ce festin,
même s'il faut qu'un soir la faim me laisse morte.

Quoique je sente en moi cet appétit malsain,
qu'un désir outrageant dans mon ventre fourmille
tel en un fruit d'été le plus vorace essaim,
je n'aurai pas le cœur de manger... ma famille.

Charognards, noyez moi sous vos flots affamés !
Acceptez ces trésors avant qu'ils ne pourrissent.
Quand le sang sera bu de ces êtres aimés,
je serai cette fois, morte, digne nourrice. »

Quelques heures plus tard, le sort était mâché.
De son sourire osseux les pigeons s'envolèrent.
Par sa faute, les siens dans un cellier cachés
étaient tous morts de faim, attendant fille et mère.

Avant (L'an de cendre)



*Le néant, croque-mort à la parure austère,
dévoreur de soupirs, juge inerte taisant
le verdict, le néant qu'a fermenté la terre,
jamais ne s'est montré si proche et si présent.*

*Qui peut imaginer qu'à l'époque première,
qu'à la source des temps, quand le monde natal,
indompté, flamboyait d'ivresse et de lumière,
le ciel était orné d'une arche de cristal ?*

*Bien des ronces alors sous sa clarté fleurirent.
Et pendant quelques temps, quelques temps seulement,
le monde fut fécond de saveur et de rire.
Sans doute devait-il en finir autrement ;*

*car un jour de malheur l'homme entra dans la ronde.
Il observa la voûte et son riche arc-en-ciel.
Il voulait tout atteindre. Il inventa la fronde.
Alors tout fut empli du fracas démentiel.*

*Et l'arcade, entaillée en sa lumière blonde,
éclata, déversant ses débris chamarrés,
remplissant sans faveur l'éther, la terre et l'onde
d'une profusion de vitraux séparés.*

*Certains de ses fragments dispersés éclatèrent
par milliers sur le sol. Chaque éclat de couleur
se lova dans l'écrin dérobé de la terre.
Dès lors on les nomma : « des pierres de valeur ».*

*D'autres furent sertis si haut dans l'étendue,
si loin dans l'infini, qu'on ne pouvait les voir
qu'à la complicité de la nuit descendue.
Ils en prirent ce nom : « Les étoiles du soir ».*

*Et le reste devint ces mouvantes peintures
que la mer déplaçait de diverses façons
et que les matelots à l'ombre des mâtures,
dans leur grande bêtise, appelaient : « des poissons ».*

*Aujourd'hui regardez les ténèbres s'épandre !
Tout est noir. Votre ciel est moiré de poussières.
L'océan est cousu d'une vague de cendre.
La terre se consume. Et quoi que vous fassiez,*

*le néant sera là, léchant nos villes mortes.
Sans cesse autour de nous le monde se réduit.
Ce lieu même est cerné. Le vide est à nos portes.
Peut-être sommes-nous déjà seuls cette nuit.*

Dévorés des chimères



*Ils avancent, levant leurs flambeaux allumés.
Leurs yeux sont effacés et leurs visages ternes.
Ils quittent lentement les faubourgs embrumés
où la foire a soufflé ses dernières lanternes.*

*Près des cages de fer, une heure auparavant,
la montreuse criait : «La foire de l'étrange
se termine. Il est tard. Notre monstre savant
ne veut plus pour ce soir qu'encore on le déränge.*

*Mesdames et messieurs, c'est fini ! Jolis gens,
faites place !» Et son œil de sorcière démente
perversément luisait quand les moins exigeants
pour sa peine tiraient un écu de leur mante.*

*Le spectacle insolite à présent terminé,
les ténèbres défont des grimaces plaintives.
De l'eau noire frémit sur le sol piétiné.
Il ne reste en ces lieux que des bêtes captives.*

*Une dernière fois la licorne s'endort.
La sirène a perdu son chagrin dans l'eau sale.
Déchirant son perchoir, le strix aux serres d'or
voit se baisser les yeux de l'hydre colossale.*

*Les lions sont blottis près d'un feu presque éteint.
Pour ce soir en tous cas le phénix brûle encore.
Tout à coup, se dressant vers la lune d'étain,
torse dans sa prison, hurle la manticore.*

*Bavant au souvenir de ses meurtres passés,
de fureur en ses fers elle rue et saccage
son vieux visage humain dont les crocs agacés
rongent farouchement les barreaux de sa cage.*

*Dans des pleurs monstrueux, elle mord son ennui.
Et son râle est rempli de milliers de murmures.
Elle sait le dompteur et voit malgré la nuit
dans ses bras de vieillard luire des pommes mûres...*

*bien trop mûres : ce sont de bien étranges fruits,
écarlates, fondants, s'évidant sur la terre...
des cœurs, oui, fraîchement arrachés, à grands bruits,
dont le sang coule encore aux tranches de l'artère.*

*Et la montreuse rit dans sa morte beauté.
Car pendant qu'elle essuie à ses lèvres ses lames,
dans les faubourgs voisins, une plaie au côté,
les visiteurs s'en vont, si blêmes sous leurs flammes.*

Autant de braises



*Sur la place pavée au centre de la ville
les gens se sont figés, les hommes seulement.
Leur geste est suspendu, leur désir immobile.
Leurs regards, médusés, le sont étrangement.*

*Ils ont là reconnu la soi-disant sorcière
qui souvent à leur bras cherchait la charité,
celle qui se fardait de ce teint de poussière
que jamais leurs crachats ne pouvaient éviter.*

*Elle était en ce temps si coupablement laide
qu'ils passaient, méprisants, la laissant à genoux,
Lorsqu'elle s'obstinait à quémander de l'aide,
ils la giflaient d'affronts : «Va ! Crève ! Laisse-nous !».*

*Et la voici pourtant; assurément c'est elle,
déliée aujourd'hui de ses chiffons crasseux,
ceux qui sont du malheur la native dentelle.
C'est en grand appareil qu'elle se montre à ceux*

*qui l'insultaient jadis. Elle chante et tournoie,
superbe cette fois, ses poignets décorés
de lacets, soulevant ses cheveux où se noient
des guirlandes de fleurs et des rubans dorés.*

*Qu'il fut tant de beauté sous l'injure indigente,
l'auraient-ils jamais cru, ces pompeux citoyens ?
Et cette robe rouge, étrange, fascinante,
l'a-t-elle volée ? Où ? Par quels obscurs moyens ?*

*Ce ne sont pas des biens qu'on chaparde aux étales,
ces moires, ces fils d'or, ces grêles de rubis
et ces roses au vent dispersant leurs pétales.
Aurait-elle oublié tous les affronts subits*

*pour ainsi se dresser sur sa traîne écarlate,
pour imprégner la nuit de drapés ondoyants,
jusqu'à s'épanouir et qu'une frange éclate
dans ces mâles regards, oh, presque larmoyants ?*

*Car elle tient ces gens trempés dans l'incendie
du désir. Et dansant pour eux sur ces tréteaux,
sa vengeance se fait. Ce sont eux qui mendient
à présent de sa chair les superbes métaux,*

*Jamais elle ne fut si richement vêtue.
Pourtant déjà son corps sur la scène juché,
crispé, s'est assombri. Sa voix chaude s'est tue.
Le vent tourne. Et bientôt s'éteindra le bûcher.*

Un chef d'œuvre



La lettre sanglotait : « Chers amis, la raison pour laquelle je vous fais porter cette lettre est simple. Cette nuit ma modeste maison s'ouvre à vous. Cette nuit mon chef-d'œuvre va naître.

Soyez-en les témoins. » Déplacés par l'ennui, quelques-uns sont venus. Nous frappons à la porte. Les abois du heurtoir indifférent la nuit. Pas de réponse, rien. La place semble morte.

Désireux d'en finir, nous entrons. D'un pas lent nous louvoyons bientôt dans l'amas des peintures. L'artiste est sans attrait. Les fruits de son talent s'étaient devant nous comme des pourritures

sans forme aucune où tout semble mort et vivant à la fois. C'est partout, le même paysage. Chacun de ses tableaux est pareil au suivant, pareil aux gribouillis des enfants en bas âge.

Le logis tout entier est encombré d'horreur. Et pourtant un tableau soudain nous stupéfie. Seul au milieu du reste, un peu comme une erreur, il suspend notre souffle. A lui seul il défie

la laideur de l'ensemble. Il s'expose en hauteur, soleil dans le néant, les ténèbres pour cintre. Et bientôt nous devons en admettre l'auteur : Ce portrait de génie est un portrait du peintre.

*C'est bien lui, ce vieux fou qui ce soir nous reçoit.
C'est un autoportrait réaliste et splendide.
On n'imagine pas de chef-d'œuvre qui soit
plus concret, plus réel ni, ma foi, plus sordide.*

*Car le visage est si douloureux, sans parler
des détails, du relief. Les yeux crèvent la toile.
Sur la gorge griffée un vermeil a perlé
pour décrire une plaie. Et c'est là, dans la moelle*

*offerte, que l'on voit que cet amas de traits
n'est pas plus inspiré que les autres ouvrages.
On approche. Et dès lors on se dit qu'il est très
décevant ce tableau figé dans les ombrages.*

*Car on a remarqué que le cadre est fendu
vers le haut, qu'après tout l'œuvre n'est pas si belle,
puisque tout simplement l'artiste s'est pendu,
à l'instant semble-t-il, au bas d'une escabelle.*

Pêcheur de convoitise



*Dans le délabrement d'une vieille bâtisse,
quelque mur renfoncé dans l'ombre laissait voir
une oblongue crevasse et par cet interstice
étrange un souterrain descendant dans le noir.*

*Une corde y pendait et filait dans la brèche
ainsi qu'un ombilic nourrissant l'inconnu.
Un poids mystérieux tendait le chanvre rêche
comme si notre sort s'y trouvait retenu.*

*Le fil sembla si dur et si lourde l'amorce
lorsqu'il fallut tirer sur ce cordeau sans fin
que nos bras décharnés n'en trouvèrent la force,
affaiblis qu'ils étaient par l'attente et la faim.*

*« Descends voir mon ami, descends voir si tu l'oses. »
murmurait la béance. Et l'obscur se paraît
dans nos esprits féconds des plus folles des choses.
Et tous nous en rêvions, toujours d'un peu plus prêt.*

*Un premier homme enfin s'enfonça dans l'abîme,
espérant remonter quelque besace d'or.
Il ressortit blafard, comme fuyant un crime,
serrant entre ses doigts son morceau du trésor.*

*Un autre s'y rendit et reparu de même,
mains closes et l'esprit troublé profondément.
Celui qui descendait revenait le teint blême.
Pour chaque homme parti remontait un dément.*

*Lorsque j'eus pris à part au sortir de ce gouffre
l'un de ses effarés, que je l'eus exhorté
à montrer son butin, seul un relent de souffre,
par ses doigts entrouverts repris sa liberté.*

*L'on pouvait deviner dans l'étrange volute
comme un être en lambeaux s'effilochant dans l'air,
comme un noyé sombrant lourd de sa propre lutte.
A mes yeux désormais le péril était clair :*

*Lorsque dans les flots noirs le pêcheur de fortune
plonge pour emprunter des perles à Satan,
s'il en remonte cent, parfois il en laisse une,
une qui lui est chère, au fond du grand étang.*

*Le démon dort en bas, cause du phénomène,
laissant l'obscurité répandre ses cheveux ;
et c'est sans y penser qu'avant l'heure il ramène
quelquefois sur ces fils l'âme d'un malheureux.*

L'odieuse musique



*Comment? Vous grimacez? Ces notes vous déplaisent?
Fantômes de bourgeois, vos faces de lavis
pourraient donc mieux pâler? Ca ne met pas à l'aise,
un requiem; C'est vrai; je suis de votre avis.*

*Mais savez-vous, messieurs, gens de savoir insignes,
vous autres qui croyez connaître tous les arts,
qu'il est d'autres concerts que ceux qu'on égratigne
dans vos petits salons. Demandez aux lézards !*

*Ils siffleront qu'en bas, dans les strates malsaines
où, morts, vous vous rendrez pour avoir trop vécu,
on vibre d'autres chants; on sourit d'autres scènes.
Quoi qu'en ce cirque-là ne tombe point d'écu.*

*Ainsi, pour admirer les choses qui s'y trament,
il ne suffira pas de payer quatre sous.
En gage - et c'est le prix - vous laissez là votre âme.
Puisqu'on ne revient pas du monde d'en dessous,*

*ce n'est pas lourde somme. Et puis dans ce théâtre,
se plaisent les défunts comme les suicidés.
Les parterres sont creux. La pénombre est saumâtre.
Tous les voiles, de lave et de sang sont ridés.*

*On y voit des démons s'y rassembler par hordes
pour y grandir encore un orchestre infernal
fait de vents ravageurs et de sanglantes cordes,
leur crescendo grondant un hymne sans final.*

*Virtuoses couverts d'instruments de torture,
ils gonflent des boyaux, griffent des nerfs tendus,
frappent la plaie et l'os, battent la pourriture
et font s'entrechoquer des sexes de pendus.*

*Sous vos places bientôt des voix se font entendre.
On s'extrait; on déchire; on piétine pour voir
le rideau de magma terminer de se fendre.
La scène est large, et creuse, et pleine chaque soir.*

*Des goulés au-devant de la brûlante vasque
s'acharnent sur un air d'opéra. D'un revers
de phalanges parfois elles tirent un masque,
montrant le nu d'un crâne où s'oublie quelques vers.*

*Songez-y bien messieurs qui vous croyez artistes.
Et ne prenez donc pas ce regard dégoûté.
Il est bon de savoir siffler des gammes tristes
pour le jour où Satan voudra vous écouter.*

Damoiselles des limbes



*Elle est toujours assise au miroir, immobile,
si vous l'apercevez par les volets brisés
de la vieille demeure aux bornes de la ville.
Musez moi son récit, vents des ruines, musez !*

*Revenue des enfers au monde misérable,
elle est restée depuis recluse entre ces murs,
elle que l'on a dit courtisane du diable,
ténébreuse affranchie des royaumes obscurs.*

*L'infernale semence et les baisers de souffre
n'ont jamais dessaisi ses lèvres de catin.
Ses attraits sont un fruit poussant au bord gouffre,
ses doux mots des scorpions sous des draps de satin.*

*Elle a, dit-on encore, en échange d'une âme
obtenu de là-bas son immortalité,
le pouvoir d'abuser de ce don d'être femme,
sans que les ans jamais n'emportent sa beauté.*

*Aussi depuis cent ans, on dit qu'elle s'apprête
à la venue du maître, assise à son miroir,
aiquisant son reflet par amour pour la bête,
flattant à son côté les restes d'un chat noir.*

*Cependant à l'abri d'une chambre attenante
dans le même moment on peut apercevoir
une semblable scène. Assise, une servante,
morte depuis longtemps, se mire en son miroir.*

*Dans la glace lépreuse enrouillée par l'usure
la souillon elle aussi besogne à sa beauté,
pour être, en son palais d'ombre et de pourriture,
attendante elle aussi d'obscur majesté.*

*Et c'est sans doute aucun qu'elle sera choisie
quand, à l'heure sonnée, viendra le fiancé.
Il saura effondrer sa carcasse moisie.
C'est la suie de son corps qu'il aimera froisser.*

*Car s'il aime le beau il n'aura plus que faire
d'un visage parfait puisque ses agréments
furent source déjà de mille maux sur terre,
de tant de convoitise et de tant de tourments.*

*Il saura préférer la laideur exotique
et la tendre candeur d'un cadavre amoureux,
si touchante à n'oser que muettes suppliques,
si fragile à briser aux doigts d'un diable heureux.*

Un siège de cire



*Accolée aux remparts d'une lucarne close,
une femme est recluse aux voûtes d'un grenier,
cloîtrée en cet endroit juste parce qu'elle ose
usurper un royaume où La Nuit doit régner.*

*Cette captive sait ce que l'ombre réclame.
Au berceau de ses mains, piquant l'obscurité,
resplendit le joyau d'une chétive flamme.
L'insolente en ces lieux est en sécurité.*

*Vainement les flots noirs sur la vitre s'épanchent.
Sa majesté La Nuit manque d'autorité.
Pour souiller de sa gifle une joue aussi blanche,
elle a frappé cent fois sans pouvoir s'inviter.*

*Ni bourrasque, ni pluie, ni nocturne rapace
n'ont pu jusqu'à présent dérober la clarté.
Vainement alentours la jalouse repasse,
et froide de colère, et noire de fierté.*

*Ses papillons de suie, errantes demoiselles,
sous leurs masques de mort, observent leur appât.
La flamme ne craint pas la cendre de leurs ailes.
Les verrous sont fermés. La Nuit n'entrera pas.*

*Et tandis qu'elle râle, et rumine, et maraude,
sous ce toit, sa rivale au visage éclatant
pose sur l'infini sa prunelle émeraude
et crie à l'aube : « viens ! » et à l'ombre : « va-t'en ! »*

*Mais soudain tout se trouble. Au coin de la fenêtre
a surgit quelque chose. Et la femme, de peur,
a crié, croyant voir un visage apparaître
dans le verre brodé d'éphémère vapeur.*

*Ce n'était pour La Nuit qu'une ruse facile.
Au-dehors les chemins alentours sont déserts.
Et pourtant tout est fait. Arrogance imbécile !
Les ténèbres sont là, s'infusant dans les airs !*

*Elle avait tenu tête ou qu'il pleuve ou qu'il vente.
Mais il n'aura fallu qu'un regard foudroyant
pour que dans cet espace épaissi d'épouvante
la flamme ne soit plus qu'un filet ondoyant.*

*Il n'est plus d'étendard à la mèche menue,
plus de flamme à brandir devant l'obscurité.
Car ce soir la très sombre est enfin parvenue
par un simple hurlement, à la décapiter.*

Traquenard sentimental



*Vous, l'infidèle, vous, sylphide que je nomme
«Mon Amour» vous marchez dans les rues, l'œil fardé,
rêvant là de croiser quelque charmant jeune homme.
Mais vous n'auriez pas dû si loin vous attarder.*

*Car dans l'ombre soudain le faubourg se dérobe.
Il n'est plus de chemin, seulement le borborygme
des ténèbres que vient déranger votre robe.
Vous étiez chasseresse; et vous voici gibier.*

*Vous vous pensez suivie en votre fugue heureuse
d'un amant qui pour vous... comme vous, s'est perdu.
Sachez que je suis seul, ma tremblante amoureuse,
à marcher dans la brume où votre ombre a mordu.*

*Et j'ai vu dans vos mains que raidissait l'angoisse,
serré dans le réseau fossile de la chair,
dans le remord gravé des lettres que l'on froisse,
se briser ce collier qui vous était si cher.*

*Je me suis emparé de ces bris d'obsidienne
que pour signer vos pas votre griffe égrena.
N'est de ces diamants qu'à présent je ne tiens.
Je n'ai de poing serré d'où ne perle un grenat.*

*Ce lacet décharné n'offrant plus d'autres pierres,
laissez-moi pour le moins dérober ces bijoux
qui brillent de terreur sous vos pâles paupières.
Donnez-moi ces deux yeux ravissants et royaux !*

*Donnez m'en du moins un. Explorons cette gemme ;
et par elle en votre âme ensemble regardons.
Vous n'avez donc plus rien de la femme que j'aime.
Maudite, jetez moi cette chose aux chardons !*

*Laissons-la se briser comme foudre qui craque !
Et pleurons d'avoir fait l'un vers l'autre le pas.
Jamais l'amour ne fut une bête qu'on traque,
puisqu'elle se rencontre et ne s'appâte pas.*

*Déroutons désormais la maudite chimère,
la volontaire proie, et trompeuse -Voyez !-,
qui traîne ses chasseurs dans la défaite amère
et gave les ravins de cadavres noyés.*

*N'offrons plus un soupir à la bête qui brame.
Et bientôt, sans regrets, d'un geste résolu,
nous pendrons dignement sur les murs de notre âme
le trophée insolant de l'amour absolu.*

Exsangue



*J'aime ce crépuscule. Il y flotte un doux chant
dont les grêles échos jamais ne se tarissent
et qui me prend au cœur, comme un baiser touchant
- Inévitablement touchant - la cicatrice.*

*J'ai, malgré la tempête, écarté les volets.
Quelque part sur les toits, un spectre se lamente.
C'est elle, au chant d'éther, mère des feux follets.
C'est mon obscur amour, ma plus fidèle amante.*

*J'écoute longuement sans pouvoir m'apaiser
cette voix qui m'appelle. Et bientôt, trop avide,
trop ardent d'obtenir de la morte un baiser,
j'ai franchi la fenêtre et marché vers le vide.*

*Portée uniquement par sa légèreté,
ondoyant tel un drap que l'aquilon fouette,
droite là dans la trombe, ou prête à s'y jeter,
- Je ne sais son désir – tremble sa silhouette.*

*Elle aurait la pâleur de l'albâtre et du lait
si son front ne portait un voile d'eau vert menthe,
si le fard de la nuit d'ombre ne la brûlait,
si son être en un mot n'étreignait la tourmente.*

*Elle aspire aux rougeurs des infinis cuivrés
quand les anges là-bas sur l'horizon se jettent
et qu'ils versent les sangs que leur mère a livrés.*

Cette dame toujours à la fièvre sujette

*attend là son époux parti loin sur les eaux,
Ainsi, le pied trempé dans le lac des ténèbres,
elle cherche parmi l'absence des oiseaux
un navire épargné par les guerres célèbres.*

*Dans la brume, trompée, elle voit s'approcher
cet impalpable esquif fait de vaines matières
qui s'ombre sous sa laine et vient s'effiloche
et se fondre en lambeaux puis en grappes entières.*

*Chaque fois les brouillards, fantasques continents,
dans un ciel sans fanal lui dévoilent l'absence
de navire voguant sur ces flots éminents.
Mais la belle soudain remarque ma présence,*

*se retourne vers moi, me regarde un moment,
ne me reconnaît pas, -Comment ai-je pu croire ?-
Puis entendant son nom, -Je ne sais pas comment. -
S'exécute en brisant sans un bruit l'onde noire.*

Noces de cartilage



*Poète, qu'à ta rime elle soit sourde ou non,
moi, La Mort, je t'entends chanter à la dérive.
Je t'écoute, éccœurée, accorder son doux nom
à l'amour qui t'inspire et dont elle te prive.*

*Renonce à la revoir. Rature tes écrits.
Oublie aussi ses yeux, sa silhouette claire,
son mépris. Sois un homme ! Epargne-lui tes cris.
Crois-tu, sans plaisanter, crois-tu pouvoir lui plaire ?*

*Délaisse l'encrier, pauvre sot que tu es.
Tes poèmes usés, tes lettres et tes brèves
ne la séduiront pas. Mais si tu te tuais,
tu verrais les remords s'emparer de ses rêves,*

*tu la posséderais. Et si tu t'enflammais
pour un plus vaste amour, si tu faisais en sorte
qu'un décès nous unisse et nous soude à jamais,
ton empreinte en son cœur n'en serait que plus forte.*

*Il est l'heure pour toi d'accepter ton destin.
Je te ressemble tant, si maigre, si affreuse.
Je serai ton repos; tu seras mon festin.
Accepte cette union. Choisis ta tombe. Et creuse !*

*Car je suis ta promise et ne puis plus tenir.
Je veux souder en toi ma plus sûre alliance.
J'entends déjà le glas sonnante pour nous unir.
Il est temps. Point ne faut que La Mort se fiance.*

*Qu'attends-tu ? Pourriture ! Excrément ! Cancrelat !
Vas-tu te décider à mourir, à me prendre
pour épouse à jamais ? Prends ma main ! Ouvre là !
Par amour elle t'offre un anneau pour te pendre.*

*Et pour lors, mon chéri, mon amour, mon cher ange,
avant de soulever mon voile, ton linceul,
tu devras te soumettre au rituel étrange.
Le serment prononcé, tu ne seras plus seul.*

*Puis, dans un long soupir, mon amant trépassé,
t'invitant par-dessous le voile rare et lisse,
pour la première fois tu pourras m'embrasser
dans ma flamme et ma fange. Et dans ce froid délice,*

*là tu succomberas sous le feu des accords
nés des miasmes noirs d'un orgue maléfique.
Et sans aucun témoin, je porterai ton corps
par-delà l'huis de bois d'un cercueil magnifique.*

Charnier d'anges

Le pacte



*Un souffle sur tes yeux t'éveille en ce lieu clos
où tout est noir. Couchée dans ta retraite obscure,
tu perçois du dehors quelques faibles sanglots.
Tu baignes dans ta propre odeur de pourriture.*

*L'air manque. Tu te tords. En nœuds serrés, tes nerfs
se révulsent. Contrainte aux parois qui t'enserrent,
tu heurtes de tes doigts les bois troués de vers.
Tes ongles et tes cris teintent de sang la terre.*

*« Sois vive ensevelie ! » Une haleine à nouveau,
et ton corps s'est figé, giflé par le silence.
Soudain tu n'es plus seule au creux de ce caveau.
Un frisson sur ta peau respire sa présence.*

*Elle a penché sur toi son visage sans chairs.
Tu gardes les yeux clos. Tu ne peux affronter
son regard dévorant, deux trous noirs, grands ouverts,
qui cherchent un reflet à leur obscénité.*

*Elle va profiter de l'éternel moment,
désireuse à jamais de ta beauté transie.
Elle aime à t'admirer, inexorablement
voir ta joue en tremblant se teinter d'asphyxie,*

*inéluçtablement laisser se déposer
sur tes lèvres déjà le noir bleuté du givre,
et sceller son désir au contour nécrosé
de tes cernes sombrant vers le bistre et le cuivre.*

*En hommage elle t'offre un dernier ornement.
Elle accroche à ton cou ce collier de phalanges
dont elle est le joyau. Laisse l'étranglement !
Patience, ma douce, ange parmi les anges.*

*Notre macabre amie a de drôles de jeux,
Regarde, le cercueil s'est ouvert. Se redresse
la strige sur le bord du trou marécageux,
Elle t'a laissé vivre et tenu sa promesse.*

*Car j'ai tendu la main, par amour, à La Mort.
Et l'infâme a laissé dans mes paumes damnées
seize clous. Elle et moi, nous avons un accord.
La cupide pour toi m'accorde seize années,*

*en échange de quoi je dois durant seize ans,
en scribe serviable, écrire à son propos,
vendre à l'humanité ses charmes malfaisants
afin de t'éloigner de l'éternel repos.*

Le sacrifice



*Dans la chambre sans teint, paisible, tu reposes,
à trois pas du tourment où je me suis assis.
La lumière a péri sur tes lèvres moroses.
Je te veille, un couteau dans mes doigts indécis.*

*Je regarde au dehors. De leurs ventres énormes
les mondes éclatés, autour de la maison,
sупpurent comme hier leurs flots d'enfants difformes.
La pluie empoisonnée imprègne ma raison.*

*L'ombre haute est passée. Et le croissant lunaire
dépose sur ton cou sa fatidique faux
prête à trancher tes nuits. Les vents sont en prière.
Les fenêtres aux murs dressent leurs échafauds.*

*Car pour prendre son dû La Mort est revenue.
La foudre l'a trahi. Debout, là, dans un coin,
elle attend que son souffle entre nous s'insinue.
Le tonnerre avait dit qu'elle n'était pas loin.*

*A la faveur des cieux je vois le monstre obscène
saliver de te voir. Dans les enfoncements
de ses yeux j'entrevois l'insoutenable scène,
la brusque vision de nos égorgements.*

*J'y vois sortir des murs, un incarnat liquide.
Ton propre sang remonte à rebours la torpeur,
rampe jusqu'à ton corps, baigne ta lèvre aride,
pour prendre le chemin qui mène jusqu'au cœur.*

*Puis s'inversent les deuils et s'échangent les rôles.
Se brise alors le rêve. Et la garce aussitôt
profitant du chaos, me prend par les épaules.
Son sourire se courbe au métal du couteau.*

*Sous son chuchotement je me lève, docile.
Tel un fauve, brûlant, j'approche ton sommeil.
Lâche, ma volonté peu à peu s'annihile.
J'entends se répéter le funeste conseil.*

*Car le pacte est rompu. La Mort prendra son reste.
J'ai failli. J'ai déçu ses espoirs orgueilleux,
Aurais-je ton pardon ? Comprendras-tu mon geste
quand tes yeux s'ouvriront figés sur mes adieux ?*

*« Qui saura ? » La question restera sans réponse.
Et dans la gravité du soir ankylosé,
soulevant ta beauté par la nuque j'enfonce
sous ta si pâle peau... la douceur d'un baiser.*

L'envol



*Le ciel saigne. Je rampe à la tête frappé,
brutalement jeté sur un chemin de pierres.
J'ai offensé La Mort. Je ne peux échapper
au monstre dévoreur de mes heures dernières.*

*Je me débats au bout d'une laisse de sang
qui s'accroche à ma gorge et vers elle serpente.
Je la sais s'approcher. Son sourire grinçant
de loin ronge déjà ma carcasse rampante.*

*J'ai, la sentant venir, le sombre sentiment
que mes restes seront sa prochaine demeure.
Je sens déjà sa voix lécher voracement
de mon crâne fendu la face intérieure.*

*Pour effacer ma dette elle vient sans retard,
meneuse des vautours, sirène aux yeux d'abîme.
Elle serre mon cou, fait le monde plus noir.
Mais il reste au lointain comme une brèche infime.*

*Je feints de consentir. Et souffrant ses transports,
j'attends son saint instant de jouissance immonde.
Sur elle brusquement, hors des bris de mon corps,
alors je me redresse, ange d'une seconde.*

*Je prends la monstrueuse à la gorge. Mes dents
lui arrachent le doigt qui dans l'ombre la veille
s'était posé sur toi. Ses râles discordants
me sont une musique à nulle autre pareille.*

*J'insuffle lentement dans son visage creux
l'air que j'ai respiré sur toi la nuit dernière.
Le sourire déteint de son faciès affreux,
Et je la vois se tordre et tomber en poussière.*

*Ainsi quand tu seras devant l'obscurité,
dans le deuil recherchant la pénombre propice,
lorsqu'en ce gouffre ouvert tu voudras te jeter,
mon corps se lèvera au lieu du précipice.*

*Archange de l'oubli, vers les cieux inversés
je nous emporterai en tourbillons d'ivresse.
La chute sera longue, autant que mes baisers.
J'arracherai de toi la peine et la détresse.*

*Tes ongles dans mon dos se feront plus pressants.
Et déchirant la faille entre mes plumes mortes,
tu te réveilleras dans l'essor de tes sangs,
libre enfin d'oublier l'amour que tu me porte.*

A la nuit

Le choix de Phoebé



*Quand elle fut là-haut et La Nuit rencontra,
« Embrassera mon front » fut la phrase première.
En lettres de charbon, par sinistre contrat,
de vivre elle accepta sans plus nulle lumière.*

*Qui sait si le propos fut de sucre ou de fiel;
« Plus d'amour » fut écrit. Elle accepta les clauses.
Sa maison fut depuis grande comme le ciel;
et de mille serments ses lèvres furent closes.*

*À l'obscur elle a fait don de toute raison
et de tout ce qu'ici nous goûtons d'ambrosie.
Toujours douze est son heure et d'hiver sa saison.
Toujours elle sera l'unique, la choisie.*

*En lettres de charbon, par sinistre contrat,
elle a juré compter les siècles sur nos têtes.
Mais peut-être qu'un soir elle révélera
sous son masque serein quelques larmes secrètes.*

*Et peut-être qu'alors elle viendra pleurer,
haute d'un corps de femme, au bord d'un lac de brumes,
près d'un homme assis seul, son chant désespéré.
Tous deux contempleront le chagrin des écumes.*

*Alors l'homme dira, caressant les cheveux
de la pâle Phoebé : « Je connais ta tristesse.
J'endure comme toi le fardeau de ces vœux,
Aussi je sais combien la solitude blesse. »*

*A côté l'un de l'autre, au-devant des étangs
étourdis de brouillards, ils diront : « Je regrette ».
Ces mots vains prononcés seront en même temps.
« Veux-tu de moi Phoebé ? » « M'aimeras-tu poète ? »*

*Leurs voix se croiseront sans pouvoir se toucher.
Ils n'éprouveront rien des caresses de l'autre.
Tous deux regarderont les ombres se coucher
sur les horizons noirs où nos villes se vautrent.*

*Ils entendront les cris des amants déchirés,
des familles en deuil, des amis qui trahissent.
Ils sentiront l'odeur des amours massacrés.
Et tout leur paraîtra semblable sacrifice.*

*Alors ils s'en iront chacun de leur côté,
drapés dans les velours de La Nuit salutaire,
tout d'elle bénissant, jusqu'à sa cruauté,
dans les brumes chacun laissant l'autre se taire.*

Mon horreur, mon amour



*Quand l'eau de l'infini d'une main effleurée
au firmament se ride et trouble ta beauté,
quand les orages pleins de ta voix écueurée
viennent cruellement quelques larmes t'ôter,*

*quand ta traîne d'aurore erre majestueuse
sur les dalles du monde où nos corps sont tes pas,
te souvient-il encor, nonchalante tueuse,
de ces temps révolus, quand nos cris n'étaient pas ?*

*Revois-tu ces soleils, rois dont tu fus la reine
et que tu dans ta noce éternelle étranglas ?
Et sens-tu venir l'âge, hors des jours qui s'égrainent,
où nous t'implorerons au son d'un dernier glas ?*

*Que ton œuvre s'achève hors de ces trêves vaines !
Belle aux ongles noirs sang, c'est au soir de venir
où ta langue acérée, ouvrant tes propres veines,
dira, m'éclaboussant : « Qu'il est doux d'en finir ! »*

*Vois. Je tombe déjà, happé des sphères hautes.
À crocs d'argent l'hiver me mange dans ta main,
et, maigre, en ce régal, enferme entre ses côtes
mes flocons sans repos, poussière d'être humain.*

*J'ai pourtant égrainé dans mes paumes sanglantes
les chapelets du mal ; j'ai témoigné ma foi.
Mais dans ces flots versés sur les pierres gisantes,
les autres déités n'ont pas voulu de moi.*

*Entends-moi. Sois mon hôte, obscurité vampire.
Penches toi pour le sacre, aspirant le sérum
de mon sang; et prends-moi ! Que demain l'aube expire !
Ma chambre est solitaire et parfait décorum.*

*Je tais mon asphyxie sous ton bâillon de moire.
Je pleure dans ta main qui m'ouvre en se fermant.
Ainsi qu'un papillon dedans ta bile noire,
je bats et, pris, me baigne aux bourbes du tourment.*

*Enfin mon cœur explose en un vol de phalènes.
L'étreinte de tes crocs, trop forte en cet instant,
a tout peint sur les murs de mes veines trop pleines.
La viande dans l'étau d'abandon se distend.*

*Et le corps est broyé telle aux meules la graine.
De sciure je suis . . . et plus rien ne sortant...
ô mon impitoyable, ô ma cendre, ô ma reine,
je n'ai plus d'esprit même. Et je t'aime pourtant.*

Galanteries



*Je vous écris, ô Nuit, à l'encre de ma veine,
du fond de ces enfers où vous m'avez jeté
lorsque sortant du ciel, insolente et hautaine,
vous m'aviez dévoilé soudain votre beauté.*

*Je cherchais dans la foule éteinte de vos sœurs
vos yeux brillants d'intrigue et votre voix, Madame,
lorsque qu'aux cimes du monde, aux faites des clameurs,
vous prîtes un répit pour foudroyer mon âme.*

*L'éventail de l'éther qui vous amusait tant
laissa votre sourire étreindre ma mémoire.
Et je n'ai nulle part depuis ce seul instant
trouvé de par le monde autre joyau plus rare.*

*Aussi je vous invite, en cette heure conquise,
sur le fleuve sans fin qui nous porte ce soir.
Je vous veux pour compagne en cette barque assise.
Je vous veux avec moi pour le dernier départ.*

*Dans ce silence, ô Nuit, que la mort se fait lente !
Du printemps de mon être aux hivers les plus froids,
tout depuis ma naissance à la saison présente,
tous ces sinistres jours m'ont volé votre voix,*

*Mais au soir d'aujourd'hui, la paume ouverte grande,
sur l'autel du destin j'irai poser la main
- et le cœur s'il le faut - afin qu'on me la rende,
pour une éternité, au partir de demain.*

*Car je l'ai reconnue à son timbre si grave,
celle qui m'a séduit, celle-là qui me plaît.
Aucune autre douceur ne me fut plus suave
lorsque j'eus découvert que La Nuit me parlait.*

*Je veux l'entendre en moi chanter tant d'autres mondes,
sentir ici monter un ciel immense et noir,
voir jaillir de ce chant des forêts vagabondes,
laisser les dieux déchus sur l'horizon s'asseoir,*

*élargir mon poitrail, exhiler de plus belle
en montagnes sans fin la vibrante oraison,
hors du corps déchiré pousser la note telle
que sans cesse à jamais pleureront les saisons.*

*Mais lorsque cette voix si sauvage et profonde
à remplir l'univers voudra s'éterniser,
je sais bien que vos crocs dans ma gorge inféconde
feront taire mon râle et mon cœur s'apaiser.*

Reliques



*J'ai bien souvent creusé d'improbables endroits,
des sables que l'on dit dépourvus d'existence.
Loin dans les profondeurs de ces mondes étroits,
j'ai perdu mes vieux jours à chercher ta présence.*

*J'allais m'ensevelir où les immensités
dans ma bouche ont un goût d'éternel et de terre,
et me noyer aux puits des irréalités
pour ne plus respirer que ta voix délétère.*

*J'allais, jetant la griffe aux arides parois,
arracher de mon cœur qui de toi sait la trace
le peu de ce sombre or qui s'y trouve, je crois,
épargné par la vie et la raison vorace.*

*Pour mourir dans tes bras, ô ma Nuit, j'ai tout fait,
comme à grands coups de pelle exhumer ma folie.
Et lorsque qu'enterré là mon corps vif étouffait,
je connus ton parfum ma belle ensevelie.*

*Un soir qu'en tes charniers je roulais doucement,
m'apparut dans l'abîme un objet improbable,
proprement emballé dans un gémissement
et que j'ai recueilli d'une étreinte coupable :*

*un crâne, un seul, celui de tes filles jadis
répondant aux doux noms de Pénombre et Ténébre.
De la tête sans corps la noirceur des iris
trahissait l'appétit de ce monstre célèbre.*

*Autour du cou tranché mes doigts endoloris
ont serré pour soustraire un soupir aux sorcières.
Mon âme, qu'il fut doux d'en arracher un cri,
et presque autant je crois d'en ôter les paupières.*

*J'ai consacré ma rage à mordre ses cheveux,
Et des heures durant j'ai frappé contre terre
ce symbole d'horreur - j'en fais ce que je veux,
C'est ton œuvre; et pourtant j'en suis dépositaire.-*

*Pénétrant ses regards, j'ai deviné les dieux
qui se firent un jour enfermer dans ces globes.
Je les vis se presser aux parois de ces yeux,
insectes oubliés, sous verre et claustrophobes.*

*J'ai poussé le délire et mes doigts en dedans
jusqu'à ce que l'éclat de sa mâchoire gronde.
Et dans un grain de sable au raccord de ses dents,
au comble du dégoût, j'ai retrouvé le monde.*

Boire le monde



*Dans ce flacon, ce monde opaque de silence,
dans cette flasque ignoble entre tes doigts, ô Nuit,
nous subsistons scellés dans notre pestilence,
suant notre misère au verre de l'ennui.*

*Que ne vous laissez vous, phalanges glaciales,
tant lourde est la chaleur que contre ses parois
nous jetons par nos fois, nos amours bestiales,
nos espoirs et toujours subséquents désarrois ?*

*Il faut que tout soit clos, qu'aux hommes rien n'arrive,
que les foudres qu'ils font dans ce broc de cristal,
que les coups dispersant leur guerre corrosive,
ne puissent fissurer l'obscénité du mal.*

*Nuit, je sais ton dégoût de nos races infectes,
vieux vers luminescents dans la viscosité
du connu. Ce brouet, mécanique d'insectes,
verse le sur ta lèvre, Ève d'obscurité.*

*Si ton cœur peut souffrir pareille répugnance,
si le goût de nos morts a pour toi quelque attrait,
je te verse le vin de notre impatience
et t'implore ce soir de nous boire d'un trait.*

*J'ai préparé moi-même une égale fiole
contenant les vapeurs d'un poison violent.
Et bien malgré ma soif qui pour ces flots s'affole
pour ce verre lever je te serai galant;*

*J'attendrai que ta voix profonde m'y invite.
Et lorsque j'ôterai le clou de verre usé,
le ciel s'ouvrira d'une éclipse insolite.
Je saurai que ma foi ne m'a pas abusé.*

*Je verrai l'univers aspiré dans ta bouche,
la carafe du temps répandue à jamais,
se vidant, ô ma Nuit, tel un corps sur ma couche,
tel mon sang sous tes crocs quand jadis tu l'aimais.*

*Tous deux nous goûterons le funeste breuvage,
ensemble finissant, amants grisés d'alcool,
toi te déshabillant d'un éternel veuvage,
moi laissant le linceul de ma peau sur le sol.*

*C'est fait ! Ma gorge brûle... et ton geste se trouble.
Pourquoi me laisses-tu boire seul l'élixir ?
Au moment de mourir, mon amour, je vois double ;
Et je t'adore encor de te voir me trahir.*

Aux serres laissé seul



*Puisque tout en ce monde a déçu mon regard,
et qu'en toi la beauté se fait plus absolue,
je veux livrer mes yeux aux douceurs du rasoir.
Que soit mienne ton œuvre et soit tienne ma vue !*

*Je sens l'ongle gracile ouvrir ma cécité.
Je laisse mon reflet se perdre en ta prunelle.
Le monde disparaît, châtement mérité.
Je choisis d'embrasser ta noirceur éternelle.*

*Des entailles j'entends les larmes s'épancher,
le silence enfoncer dans ma gorge sa lame,
des lambeaux de regret ramper sous le plancher.
Tout me devient vacarme, à m'en arracher l'âme.*

*Je goûte à ce vertige, à la flore charmante
qui répand dans mes mains ses graines à foison,
ses vignes jusques en ma cervelle démente,
et ses fruits enivrants dont je bois le poison.*

*Et soudain, dilatant la laideur de mon œil,
éclate cette peur si longtemps dédaignée.
C'est partout un chahut de chimères en deuil.
J'écrase dans mon dos un frisson d'araignée.*

*Tout comme à la naissance, il faut vaincre l'effroi,
parasite, puiser ta sève nourricière,
venin vivifiant, ton amour de surcroît,
cette essence au combien contraire à la lumière.*

*Je me sais désormais à l'obscur attaché,
chasseur des feux divins qui ce monde colorent.
Je veux cerner l'étoile et des cieux l'arracher.
Je veux apprendre à l'homme à ses paupières clore.*

*A chaque ombre pour toi qu'en ces lieux je conquiers,
étranglant de mes mains ces maudits chercheurs d'astres,
serrant fort l'étincelle hors des yeux des plus fiers,
j'augure les éclats de tes prochains désastres.*

*Nul n'aura face au ciel de brûlure à pleurer.
Tout volet sera clos, lampe brisée entière,
et mieux : les yeux crevés. Je les empêcherai
de croire encore au jour, à sa vaine lumière.*

*Le phare le plus haut à jamais submergé,
le sublime absolu de ton voile de soie
funéraire sera sur ce monde égorgé.
Que finissent les jours et les ténèbres soient !*

Le procès



*Commence le procès, à l'heure où le remord
et les raisons de nuire emplissent la balance,
dans l'instant martelé de migraine où La Mort
sur le crâne a frappé réclamant le silence.*

*Il est temps de m'asseoir au sombre tribunal,
soumis et répétant ma volonté dernière,
attendant que s'abatte un jugement final
sur ce corps receleur d'une âme suicidaire.*

*Aux barreaux de l'esprit les plaideurs sont nombreux,
remplissant le cerveau de verbales scories,
raffinant le mensonge, expirant dans les creux
d'un jury d'ossements les mêmes plaidoiries.*

*Car l'enjeu est de taille. Il faut trancher à vif,
couper dans l'être obscène, abattre la sentence,
et ne pas hésiter, dans un geste incisif,
en gerbes de sang frais purger toute innocence.*

*Et si l'espoir témoigne en ces instants derniers,
si quelques repentirs se font inéluctables,
l'on voit déjà le juge épandre en ses charniers
les actes insensés dont mes jours sont coupables.*

*Condamné je serai, en enfer s'il le faut,
le prochain à tomber. Et la clarté proscrite
attendra que mon sang réchauffe l'échafaud
pour se faire de même équarrir à ma suite.*

*Mais se lève soudain ta pure obscurité.
Ô Nuit tu t'interpose. Et le bourreau hésite
à poser sur le coup trop de sévérité.
Et l'on découvre un cœur sous ta toge anthracite.*

*Ta divine beauté, défiant les assis,
pour mon être maudit se montre partisane.
Tu m'acquiesces d'un doute, accorde le sursis,
adoucissant ta voix qui si souvent condamne.*

*Pour toi serais-je donc assez sombre, ô ma Nuit ?
Ne Crois-tu les aveux dont mes pages sont pleines ?
Me voudrais-tu laisser baigner dans cet ennui
plutôt que dans le sang que retiennent mes veines ?*

*De nouveau je dois vivre et dormir, l'œil ouvert,
dans l'abcès boursouflé de ton corps de déesse,
presque paisiblement, des crochets dans la chair.
Et le mal me reprend quand ta corde me laisse.*

Désuni vers la louve



*J'allais, à nos amours lycanthropes rêvant,
par les troncs infinis de couleurs et de nombres.
Délesté du sommeil et le cœur en avant,
je portais mon exil aux mains des forêts sombres.*

*Avec entre les crocs, vague, un goût de métal,
à ton baiser toujours la gorge ouverte grande,
j'avançais même si l'acte m'était fatal.
À toi, reine des loups, j'apportais mon offrande.*

*Le bruit lent de ma fuite à ma suite marchait.
Fatigué des ébats que je laissais derrière,
je traînais ce corps lourd que ta ronce écorchait.
Sur le chemin creusé d'humus et de poussière*

*je sentais le passé par lambeaux me quitter.
Mes forces s'étranglaient dans mon propre esclavage.
Mais j'avais pour t'aimer toute l'éternité,
pour gésir décharné par l'idylle sauvage.*

*Un loup halait un homme au couvert de ces bois.
Double, j'étais sa proie ; et sa rage était mienne.
Dans son souffle animal se confondait ma voix,
J'avais été l'enfant de l'homme et de la chienne.*

*M'exposant en victime autant qu'en assassin,
j'étais l'homme et le loup, et la traîne et la tête.
Et mon être ambigu consommait le dessein
de jeter à tes pieds le cadavre et la bête.*

*Jusqu'à ce que je vis au miroir d'un point d'eau
l'homme tirer le loup d'une même manière.
Je fus lors ce torrent plein du double fardeau,
cette eau qui emportait la scène carnassière.*

*Je fus rivière en crue autant qu'homme et que loup.
Puis des sylves je pris les multiples visages.
Et de feu de forêt, fait de souffre et de flou,
je me fis ouragans et meurtriers orages.*

*À chaque pas nouveau j'arborais les atours
d'innombrables fléaux. Et jusqu'à l'empyrée,
de guerre et de blizzard, de foudre et de vautours
se parait désormais ma chair multipliée.*

*La seconde d'après il ne subsistait rien
de mon être insensé. Je me fis éphémère
lorsque mon devenir se perdit dans le tien
et que sur tout ceci tes yeux noirs se fermèrent.*

L'ambassadrice



*Je vous avais cherchée, messagère vampire,
hors des flots infernaux, par les sombres fossés,
au temple qui brandit ses piliers de porphyre
en l'honneur des enfers vers le ciel révolté.*

*Emissaire du mal, sa majesté des mortes,
envoyée là jadis dans ce monde d'en-haut,
où la lumière mord les gens de notre sorte
pour montrer aux mortels ce qui nous semble beau.*

*Descendu des hauts monts et croyant à la mer
un fleuve pèlerin pénétrait en ces lieux,
Son calme révérait les colonnes de pierre
et traversait l'endroit, scindant le temple en deux,*

*Sur la rive poreuse, aux arrêtes des fentes
le soleil et la brise étaient venus lécher
en bêtes assoiffées l'empreinte mécréante.
Les arcades voyaient mes traces s'assécher.*

*J'avais déchiré l'onde et rampé sur le ventre
sur les dalles trainant le froid de mon corps nu.
Je venais vous chercher, moi reptile dans l'ancre,
vous dire que les temps étaient enfin venus.*

*J'étais venu vous prendre à ces lieux de splendeur,
vous ramener chez nous, dans le chaud des charniers.
Mais je n'ai retrouvé votre âme entre les fleurs,
que le corps seulement. Je vous ai vu saigner.*

*Car il était trop tard, trop vaines les années.
Je pouvais les compter sur l'autel vaniteux,
aux ongles arrachés de vos sœurs bien aimées,
ces amantes sans nom engendrées de vos vœux,*

*Vous aviez répandu aux torpeurs telluriennes,
vaincue par le dédain de cette humanité,
ce feu que recelait votre cœur d'obsidienne.
Vous vous étiez saignée de votre éternité.*

*Et le sol absorbait ce sang jusqu'à l'écume.
Les veinules du marbre aspiraient avec soin
à l'entaille vos flots de pourpre et d'amertume
et par le fleuve enfin les emportaient au loin.*

*Ainsi toutes les mers quand le jour se termine
se souviendront de vous. Et quand se meurt l'été,
les fastes des forêts rougiront de leur crime.
Que soit une sœur d'ombre à toutes les beautés !*

Toujours faisande



*Dans cette tour d'ennui d'où plus rien de s'évade,
muré des sentiments les plus inhabités,
hissé dans la pénombre au fil de l'estrapade,
le poète a perdu son immortalité.*

*Accroché par le cœur, lierre de veines bleues,
au lichen venimeux des soupirs se mêlant,
Il pend là, dévoré par les chats à neuf queues
que les affronts du monde ont lâchés sur ses flancs.*

*De sa vie éventrée par les nuits de patience,
du temple profané où l'enfant se cachait,
il ne reste plus rien qu'un morceau de conscience,
une viande oubliée suspendue au crochet.*

*Ses livres jetés là occupent la vermine,
accordent un sursis à ses derniers regrets.
Elle fouille ses mots, vorace, et les butine
pour mieux les revomir plus justes et plus vrais.*

*Les géôliers sont partis, la peur et la colère,
la détresse et l'envie, l'orgueil et l'ambition,
et les pires de tous, ces bourreaux sanguinaires
qui ne vous touchent plus : l'amour et la passion.*

*Pourtant tu es venue saluer le supplice.
Avance jusqu'à lui, fille de l'absolu !
C'est comme un battement qui dans son cœur se glisse.
Si les bruits d'alentour il ne les entend plus,*

*s'il ne devinerait la chair qu'on lui déchire,
ni l'araignée de fer, ni le plomb en fusion,
si le froid des enfers ne le ferait gémir,
il peut sentir encor tes moindres intentions.*

*A ses lèvres à vif tu baiseras l'écharde.
Tu essuieras la boue du reflet décroissant
de sa joue déchirée. Afin qu'il te regarde,
de l'aveu de ses yeux tu laveras le sang.*

*Alors s'écarteront les parois de sa tour.
Tu lui feras l'honneur d'une première danse.
Mais quand du supplicier tu auras fait le tour,
quand tes baisers seront lassés de son silence,*

*tu devras t'éloigner pour de neuves conquêtes,
tes ardeurs subornée aux lois de l'univers.
Un mort ne parle pas, qu'il soit sage ou poète.
Il ne sait murmurer que comptines aux vers.*

Phénomènes

Odéa



*Alors que les flambeaux envahissaient la scène
elle m'est apparue entre les phénomènes.
Elle trainait des yeux d'un noir noyé de bleu
où le chagrin brillait de charmes ténébreux,*

*Délicieuse attraction par-delà les harangues,
fiévreuse apparition crevant la foule exsangue,
son cœur battait aussi l'invisible collier
qui nous fait du dégoût l'esclave singulier.*

*Ce monstre merveilleux faisait parler les choses,
trouvait une musique aux pires des nécroses.
Des objets les plus vils et juste en les touchant
elle faisait monter les plus exquis des chants.*

*Elle, ne parlait pas, jamais, ni dans la fête
ni au froid du séquestre. Elle restait muette.
Mais quand dans la douleur ses lèvres se tordaient
j'aimais à écouter ses poèmes secrets.*

*Là, même le silence en devenait sublime.
Dans la mort de sa voix je percevais les cimes
des montagnes de neige et des flots indomptés,
leur calme légendaire et leurs férociétés.*

*Elle m'apprit à croire à l'arbre qui respire
aux oiseaux de la boue que la nuit vient nourrir,
que le chant d'un cadavre est plus assourdissant
à mesure toujours qu'il se vide de sang.*

*La chute de ce monde haute de ses vacarmes
ne fait pas plus de bruit que celle d'une larme.
Elle m'apprit cela en froissant ses cheveux
dans l'étau d'une tombe et d'un ciel orageux.*

*Elle m'avait conté qu'une déesse unique
est muse de nos mots et de toute musique.
Un soir que les hiboux laissaient tristes les cieux
je la vis embrasser ce strige merveilleux.*

*Si je ne percevais le souffle de sa bouche,
entre leurs yeux mi-clos à minuit révolu
j'entendis sous ses doigts la paille de sa couche
qui lui disait « je t'aime et eux ne t'aiment plus. »*

Elinor



*C'est l'heure ou peu à peu la toile se gangrène.
Les gradins accablés seront combles bientôt
d'une foule affamée de spectacles obscènes.
Vous diriez que l'enfer emplit le chapiteau.*

*Comme l'os en la plaie se tiennent dans ce souk
des seigneurs en sabots et leurs enfants démons,
portant l'éclat d'ivoire à leurs cornes de bouc.
Sont-ce là des humains qui murmurent mon nom ?*

*Le numéro commence et aussitôt se figent
les asticots assis aux yeux écarquillés.
Je suis prêt. Mon texte est - Clou du spectacle oblige -
dans la gorge enfoncé. Le pire est maquillé.*

*« Pour votre seul plaisir il s'immole sur scène ! »
Ainsi l'annonce est faite au public enchanté
afin que j'entre en piste et les tienne en haleine
le temps que dans leur cœur le flambeau soit porté.*

*Du désir de la foule une huile se distille,
étoile goulument mes membres dénudés.
Il faut prendre des mains de l'attente inutile
ce flambeau et de grâce enfin se décider.*

*Quand l'extase s'allume aux yeux de l'assistance,
quand mon corps s'ennoblit de regards enflammés,
chaque fois je ressens toute la jouissance
et le pouvoir de plaire un instant, d'être aimé.*

*Quand monte dans le cœur l'allégresse barbare,
je me sens tel un dieu, un astre éblouissant ;
je suis tel un soleil... piqué de taches noires,
une idole de feu... parée de fleurs de sang.*

*Si ma torche de gloire est bien sûr éphémère,
il en reste toujours l'indélébile odeur.
Et si morte est ma peau, elle m'est étrangère.
Je n'ai pas besoin d'elle et jamais je ne meurs.*

*Le dégoût de moi-même est cause du miracle.
Et mon âme toujours de ce corps corrodé
par les multiples mues des incessants spectacles
renait de sa laideur pour encor parader.*

*Ô vous qui m'entendez, c'est pour ce même amour
que fort semblablement la grande humanité
vous brûle chaque soir et puise chaque jour
aux abondants nectars de vos difformités.*

Morceline



*Dans le pourrissement des gloires éphémères
un vieil homme cherchait, dans sa captivité,
osant presser l'oreille aux bois cintrés de fer,
aux veines de la nuit le pouls de la cité.*

*Il rêvait l'œil ouvert de n'être plus bétail,
de fuguer dans la nuit, d'entendre s'épuiser
les grognes acharnées des dogues de ferrailles
engendrés du semis de ses chaînons brisés.*

*« Etre libre ! » la phrase incisait les gerçures.
La vapeur de son souffle à travers les barreaux
maudissait la noirceur qui cimente les murs,
et les nues d'oiseaux noirs qui les rendent plus haut.*

*Dans les proximités transies de crépuscule
il écoutait le vide et l'écho du clocher,
ce grand hibou de fer dans sa haute pendule
qu'en sa ronde le temps s'échine à dénicher.*

*« Morceline aide-moi ! » « Aide-moi Morceline ! »
il haletait cela, dans un chuchotement,
comme on jette hameçon, vers la cage voisine.
Un autre chant alors s'éleva faiblement.*

*De cette autre prison, la triste voix éteinte
d'une enfant étranglée par le froid murmurait
un de ces râles sourds, de ces profondes plaintes
qui sont des animaux le langage secret.*

« Fais-moi sortir d'ici ! » pria le misérable.
« Promets-moi Morceline et je te donnerai
mon bien le plus précieux. C'est un diamant des sables ! »
La fille répondit « Donne et je le ferai. »

Le gueux sortit alors un reflet de son œil
et le jeta dehors aux barreaux d'à côté.
« C'est mon dernier trésor, la lie de mon orgueil. »
Et l'enfant ajouta « C'est ta naïveté. »

Le chant de la fillette alors se fit plus tendre.
De la nuit d'alentour l'ombre se déchira.
Dans un foisonnement, faisant vibrer la cendre,
des faubourgs déferlait une marée de rats.

Le pauvre fut bientôt noyé dans cette mer,
mordu jusque dans l'âme. Et bientôt chaque rat
tenant entre les dents une part de sa chair
le sorti de sa cage, acquittant le contrat.

Séquelles

Première damnation



*En file et encordés nos mânes claudiquaient,
sous des voûtes sans fin, des arches successives,
filandres anthracite, émaillées de bouquets
de granite saillants et de chairs encor vives.*

*Sous les courbes piliers où des corps ruisselaient
suintants de cyprine, imbibés de salives,
où la roche avait soif de larmes et le lait,
il fallait avancer jusqu'au portes massives.*

*Des démons envieux venaient lécher nos flancs,
sucotaient nos bras nus de leur malice acide
et piquant de leurs doigts nos restes pantelants
agaçaient le serpent du cortège livide.*

*Au bout de ce calvaire une reine accouchait,
mi femme mi diptère, aux bas des hautes portes.
Pour le marquage au fer, pour le choix du mauvais,
elle pondait pour nous des maux de toutes sortes.*

*Des garces tout autour, de nos bras écorchés
venaient crever les liens, nous laissant à la reine.
La bête par lambeaux de son ventre ébréché
tirait le chapelet des souffrances humaines.*

*De sa fange à ses mains les bulbes éructés
luisaient dans leur écume. Et ses servantes nues
gavant de ses trésors nos cranes éclatés
faisait passer chacun par l'épreuve attendue.*

*Nous vomissions alors le goût de la douleur.
Les nerfs nous déchiraient, révulsaient nos entrailles.
Et l'on nous renfonçait dans la bouche le cœur.
Des flots de hurlements s'échappaient de nos failles.*

*Et ceux dont la sueur ne sentait pas assez,
dont les cris n'étaient pas suffisamment atroces,
se voyaient écartés, par l'opprobre écrasés,
dans la roche pressés de leurs vertus précoces.*

*Quant aux autres captifs, capable de chanter
à la perfection les notes du supplice,
nous autres donc, élus, étions précipités
aux portes où brillait un étroit interstice.*

*Et nous nous retrouvions suspendus par les pieds,
plus rabougris encore, hurlant dans la lumière,
fugacement touchant de nos doigts anémiés
l'asile duveteux du ventre d'une mère.*

Sont quelques séquelles



*Quelquefois en des lieux dévastés par l'absence,
dans l'aspect d'un vieux meuble ou d'une antiquité,
l'on croise un souvenir imprégné d'innocence
mais aussi quelquefois... de monstruosité.*

*Je pense à cette antique ottomane posée
en un salon désert et, laissés par-dessus,
sur toute la longueur de sa banquette usée,
à ce tas négligé de soies et de tissus.*

*Dans l'enchevêtrement des étoffes lesbiennes,
on croit apercevoir un fantôme indolent
qui se vautre et qui prend les poses anciennes
d'une catin couchée, hautaine, sur le flanc.*

*D'une fenêtre ouverte, une brise indiscreète
furtivement relève un peu son bras flottant.
La main lâche remonte et tout à coup s'arrête
pour nous montrer du doigt l'indice, l'important :*

*C'est une chaise vide, en tout point ordinaire,
exposée aux lueurs fébriles du dehors.
Rien ne s'y est posé. Pas même la poussière
n'ose plus sur le siège arrêter ses efforts.*

*Une table plus loin dans l'ombre de la pièce
aligne savamment carafes et flacons.
Les liqueurs emplissant ces instruments d'ivresse
sont pleines de remous pourpres et rubiconds*

*où l'on peut distinguer le semblant d'un visage
à la mine sévère et aux yeux méprisants,
un faciès corrodé par l'alcool de la rage,
distillé par l'attente, infusé par les ans.*

*Il fixe également la chaise inoccupée.
Il semblerait que tout s'est empreint en ces lieux
de ce qu'a dérobé la mémoire échappée :
un acte sans égal, un crime ignominieux,*

*La lune se souvient de ces horreurs secrètes
quand au lustre de verre elle offre sa clarté,
l'éparpillant aux murs en fines gouttelettes,
comme le sang d'alors hors d'un crâne éclaté.*

*Quelqu'un fut en ces lieux soumis à la torture,
avili, mutilé dans la chair et l'esprit.
De tels crimes toujours dans leur scène perdurent.
Dans nos traces le mal reste à jamais écrit.*

L'escalier



*Le visiteur, malgré les couvre-feux, constant
comme la foudre à l'heure où la nuit gronde,
vient ici chaque soir. Il entre, rajustant
un peu son haut de forme. Il est le seul au monde*

*à visiter encor ce logis ravagé.
Lorsque de cette porte il passe l'embrasure,
toujours le fugitif se trouve soulagé,
heureux de revenir enfin en aire sure.*

*Sa sœur habite là, aux chambres à l'étage.
Elle n'en sort jamais, craignant pour sa santé.
Elle et lui chaque soir reversent en partage
leurs communs souvenirs dans le sucre d'un thé.*

*Et lorsque fatiguée elle embrasse son frère,
lui, repart, l'air morose, il reprend l'escalier,
un escalier étroit, mal éclairé, austère
qui dégage toujours un froid particulier.*

*Du palier supérieur les lueurs de la lampe
dans cette obliquité traînent péniblement.
Le malaise s'y glisse et sinue sur la rampe.
L'épouvante s'accroît à chaque craquement.*

*Rampent des cauchemars sous les marches malades.
Et l'homme est submergé d'un flot d'illusions.
Les baisers de sa sœurs, ses tendres accolades
se hachurent en lui d'horribles visions.*

*Il sent contre son corps sa victime agitée
qui s'étrangle et s'effondre en un sourd craquement,
ses spasmes étouffés, sa peur exorbitée
et son cœur sous ses mains qui s'éteint lentement.*

*Et plus bas il descend et plus dans sa pensée
sur le cou disloqué il serre le lacet.
Il se voit soulever la tête fracassée,
ses doigts fouillant des lieux que seul le monstre sait.*

*S'il voulait remonter, s'il faisait volte-face,
tout s'évaporerait lui rendant la raison,
les marches reprendraient le poids de son angoisse,
et l'âme ferait fi du perfide poison.*

*Mais comme chaque fois il regagne l'entrée,
essoufflé, dents serrées et tente d'oublier.
Quand sera-t-il demain quand sa sœur adorée
osera, elle-aussi, descendre l'escalier ?*

Châtiment



*L'au-delà, continent formidable et stérile
dont les feux s'étendaient sur de vastes déserts,
accroissait à jamais de sa brûlante argile
toujours plus près des cieux la moisson des enfers.*

*Je vous le décrirai pour m'y être égaré
en un rêve au hasard d'une fièvre soudaine.
Ce soir-là je ne pus très longtemps respirer
le remugle mordant de ces champs de géhenne.*

*Tel un crépitement se dispersant dans l'âtre,
une plainte montait au cœur de ce brasier.
Malgré qu'aucun vivant n'occupait ce théâtre,
-Ô dieux, c'était étrange- on entendait crier.*

*Sur la butte première où la flamme était née,
où les démons couchés soufflaient les fleurs de feu,
de sa voix toujours vive, une croix calcinée
défiait les phénix de lui prendre un aveu.*

*De son vivant un homme avait, pour un caprice,
été par ses bourreaux traîné par le collet,
puis au calvaire hissé, condamné au supplice
de voir d'un peu plus haut le monde tel qu'il est.*

*La justice figea tel un clou que l'on plante
ce pantin gémissant sur l'arbre dévêtu.
Mais l'étrangeté fut qu'au fil des nuits hurlantes,
ce malgré plusieurs morts, jamais il ne se tut.*

*On vint à l'écorcher ; il ne cessa de rire.
On lui coupa la langue, et jamais son discours.
Ravivés par les ans, les bûchers ne suffirent
à servir son silence au labeur des vautours.*

*Cet homme à quelque hère avait laissé sa place
quand de l'oubli encor le char était passé.
Et quand fut emmené le dernier de sa race,
il appelait toujours l'ignorance à cesser.*

*En cet enfer depuis toujours la flamme saigne
ainsi qu'au premier jour avait brûlé son sang.
Juges, arrêtez-vous, si ces mots vous atteignent,
et blâmez ce crieur de se croire innocent.*

*Ou peut-être avouez que juste est sa faconde,
comme tant de ces voix qui vont au gré des vents.
Des martyres sans fin les râles se répondent,
ce tant qu'à leur appel se taisent les vivants.*

L'Eve indigne l'Eden



*En ces temps sans soleil, sur notre triste terre
où plus aucune fleur ne peut croître en beauté,
où le lys orgueilleux ne se montre plus guère,
où même le chardon aspire à la clarté,*

*en ce vaste décors laissé sans rose aucune,
il est une merveille au charme sans égal,
dont le teint effleuré des bienfaits de la lune,
offre encore au regard l'asile et le régal.*

*Ainsi lorsque la fleur dernière au vent se fane
et tombe lentement sur les tombeaux ouverts,
au même instant émerge un être diaphane,
qui de sa lèvre pourpre enflamme l'univers.*

*Ce n'est pas un secret ; cet être c'est la femme,
si belle dans la nuit et ses jardins en pleurs
tandis que le festin de l'ombre les affame,
outrage de beauté le sépulcre des fleurs.*

*Sa peau si délicate est un appel au crime
où la lumière meurt perpétuellement.
Elle est d'une blancheur si parfaite et sublime
que l'âme du jardin rendit son jugement :*

*Elle devait mourir ; elle était une intruse,
un pétale tombé sur le lac des noirceurs,
un trouble dangereux qui dans l'heure s'infuse
et tend à détourner les regards et les cœurs.*

*Tout ce qui est trop beau se doit d'être outragé.
C'est le sort des vertus que de subir l'injure.
L'esprit du Datura voulut lors m'engager
pour être l'assassin de la beauté trop pure.*

*J'étais dit son bourreau, porteur de la sentence.
Je ferai sur son corps un tout autre jardin,
un Eden que le geste égorgéur ensemence.
Qu'il sera doux alors de voir avec dédain*

*l'effroi s'épanouir au pourtour des prunelles
puis le cou en corolle au caresses du fer,
voir les bouquets de sang comme des fleurs nouvelles
éclore sur le sol, en sachant que sa chair*

*quand bien même fauchée par cette loi fatale,
ombragera toujours le jardin profané,
qu'il fera honte encor à la gent végétale
dont les restes viendront sur son corps s'incliner.*

D'une haleine à sa mère



*Puisses-tu te noyer dans tes larmes de rage !
Ma pauvre, cette enfant que tu viens réclamer
fut par moi dévorée, au couvert d'un orage,
par une nuit fameuse où j'étais affamé.*

*Séduit par le parfum de ta progéniture,
d'innocence gorgée, il me prit d'avalier
ton bonheur et sa vie. Oui, c'est ma nourriture
l'existence. Et bien quoi ? Je m'en suis régalié.*

*Je sais qu'au moindre cœur que mes griffes étreignent,
vous, mortels, me traînez au divin tribunal.
Chaque fruit que je mords est un monde qui saigne.
Fais donc ; accuse-moi de ce crime banal.*

*Mais d'abord je voudrais te remettre en mémoire
une certaine nuit. Une femme enfantait
dans ta chambre. Invisible à sa prunelle noire
j'étais là ; j'écoutais sa douleur qui chantait.*

*Son enfant rechignait à se livrer au monde.
Te souvient-il alors qu'approchant son ennui
je la fis délivrer de cette larve immonde,
que ce fut sur mon mot qu'alors l'astre de nuit*

*devint pour son secours galbe d'un cimenterre,
et qu'on vit de la bourbe un enfant se lever ?
Mon seul souffle pour lors pouvait le faire taire.
Mais pourtant j'ai laissé ses sanglots m'abreuver.*

Comprends-tu qu'à présent tes injures me navrent ?

*Pourquoi tant m'en vouloir? Son corps depuis longtemps
sans mon aide n'aurait qu'augmenté ton cadavre.
Que faut-il aux mortels pour s'estimer contents ?*

*Pendant presque quinze ans mes foudres l'épargnèrent.
Et tu n'en voulais plus ; je l'ai prise. Sais-tu
qu'elle a très peu crié ? Sais-tu que sa prière
n'a brisé que ton nom quand ton enfant s'est tu ?*

*Est-ce ma faute enfin si quelque mère indigne
avait chassé l'enfant qu'un jour elle portait ?
Accepte son pardon. Reçois d'elle ce signe
quand mes entrailles crient ces mots que la mort tait.*

*Pauvre folle, à présent tu vas quitter mon antre
et relâcher ces poings que sur moi tu fermais.
Cet enfant fut jadis -c'est exact- en ton ventre.
Sois heureuse; il sera dans le mien désormais.*

Réincarnation d'art



*Avec l'avènement de cette erre morbide,
aux brèches du chaos, nos derniers objets d'art,
laissant leurs créateurs vaquer au génocide,
furent sous les charniers perdus pour la plupart.*

*Dans la nuit toutefois, les voix imperceptibles
d'œuvres qui firent beau le monde auparavant
hantaient certains esprits parmi les plus sensibles.
Il en était ainsi d'un couple survivant.*

*Des phantasmes sans nombre emplissaient leur demeure,
fantômes indistincts, du passé resurgis.
Leurs doigts dans les rideaux tissaient, détissaient l'heure.
Leurs dents faisaient crisser les poutres du logis.*

*Leurs yeux venaient rouler au secret des serrures.
Ils s'infiltraient partout, traînant l'obscurité.
Les chats sans plus de chair, séchant dans leurs pelures,
semblaient frémir encor à leur proximité.*

*Leur foule s'obstinait à chaque heure nouvelle.
Au moment de sortir, tous étaient avec lui,
et, le souper servi, s'asseyaient auprès d'elle.
Ensemble les époux les comptaient dans la nuit.*

*Ils sentirent alors que L'Art voulait renaître,
retrouver sa substance. Il fut ainsi compris
que l'homme était de l'œuvre et l'esclave et le maître,
que les corps se devaient d'abriter les esprits.*

*Alors tout fut prétexte à créer, à surprendre.
Des perles d'une averse ils firent des colliers.
D'un visage dans l'âtre ils creusèrent la cendre.
Ils semèrent l'acanthé aux bois des escaliers.*

*Les huiles de leurs cœurs saignèrent en peinture
jusqu'à la nuit complète. Et douze coups plus tard,
ensemble, par amour, chose étrange, ils conçurent
dans la chair un enfant, leur plus sombre œuvre d'art.*

*L'enfant très tôt versa sur le monde un sourire;
et puis ce fut du verre. Il vit choir ses parents.
Il adora les voir s'étouffer dans leur cire
et leurs yeux dans la mort devenir transparents.*

*Depuis il est l'intrus au ventre d'un musée
où tout est parfumé de génie absolu.
Il y cache à jamais sous sa griffe amusée,
au monde la beauté dont il n'a plus voulu.*

Le flambeau



*La moribonde est nue, au calvaire perchée.
Dans un ultime outrage au gouffre déserté,
le vaillant pilori lève haut l'écorchée,
imposant aux enfers l'affront de sa beauté.*

*Elle est reine ce soir, reine des funérailles,
souveraine absolue d'un monde inhabité.
Elle compte les morts aux silences des failles
dans lesquelles la Fin les a précipités.*

*Sa mémoire est semblable à la fosse commune.
Dans le sablier creux de son esprit chagrin,
elle compte les vies qui perlent une à une,
elle pèse le temps qui tombe grain par grain.*

*Elle a connu l'Avant, l'aube majestueuse
et le doux bleu du ciel. Elle a connu l'amant
qui prêtait à sa peau la soie des nébuleuses
et lui portait l'espoir d'aimer infiniment.*

*Ses lèvres au Léthé aujourd'hui s'abandonnent.
Ses yeux gris sont figés sur le vaste univers ;
Et ils resteront gris car il n'est plus personne
pour se remémorer qu'un jour ils furent verts.*

*Mort est son amoureux et mortes ses caresses.
Il est comme l'espoir, jeté au fond du puit,
déchu comme le ciel, irradié, mis en pièces,
il porte sur la peau des écailles de nuit.*

*Pourtant la survivante, aux ouragans de suie
n'a pas cédé sa foi, pas cédé aux corbeaux
tout son cœur. Au mépris de la plus noire pluie
son âme se déploie tel un dernier flambeau.*

*Elle l'aime toujours, aussi damnée fut-elle.
Et demain pour lui dire ainsi qu'au premier jour,
l'araignée quittera ses morques de dentelle
pour tisser sur sa bouche un poème d'amour.*

*Et peut-être il sera dans un éclat d'orage !
Oui, comme au premier rêve, il sera là demain !
Si délicieusement le long de son visage
il laissera glisser le revers de sa main.*

*C'est un corps, rien de plus, qui gît là sous la terre.
Et son silence dit, évadé des enfers :
« Au-dessus des fumées, par-delà le tonnerre,
le ciel est toujours bleu et tes yeux toujours verts. »*

L'an de cendre

Seconde partie

Pâle en ses rides



*Depuis la première heure, au chevet de la terre,
moi, Lune, j'ai veillé. J'ai vu sévir le mal
et suis restée ici, muette et solitaire,
n'osant jamais répondre aux cris de l'animal.*

*Maléfice engravé dans mes éphémérides,
cette apathie encor m'enferme chaque nuit.
Ces heures répétées, elles ont fait mes rides
et dilaté mon cœur de langueur et d'ennui.*

*Mais à cette heure, non, je ne veux plus me taire.
Car quand le crépuscule a posé son rempart,
je suis seule à prêter ma clarté salutaire.
Et très rares sont ceux qui n'y prennent leur part.*

*Moi-même j'ai bordé ceux qui n'ont plus de mère,
offert aux meurtriers leurs plus fervents remords,
fait s'aimer les amants qui jamais ne s'aimèrent
et gardé les jardins où s'endorment les morts.*

*Je suis vieille aujourd'hui; je sais bien. Je suis lasse.
Pourtant si j'étais femme et qu'il m'était donné
de descendre là-bas, je céderais ma place.
Je viendrais me mêler au monde abandonné.*

*Par une étrange nuit où l'orage s'enrhume,
près du feu que la foudre allonge dans le soir,
j'irais à pas feutrés, sous mon châle de brume,
jusqu'à quelque chaumière où je viendrais m'asseoir.*

*Et, là, posant sur vous ma grise houppelande,
à vous mes chers enfants qui rêvez sous le drap,
je dirais que les loups sont tendres, que la lande
est belle et que le mal jamais ne reviendra.*

*Et ce serait mentir ! Car au loin l'épouvante
et la rage ont levé leurs nombreux bataillons.
Mes amours, n'allez pas vers l'aurore suivante !
Laissez-moi vous garder sous mes pâles rayons !*

*Mais je parle trop tard; Et trop tard je soupire.
Car enfin j'ai vu tant de ces pantins hideux
vous bercer de mensonge et vous cacher le pire.
Oui, les hommes sont faux ! Et j'ai trop appris d'eux.*

*Ô mes doux orphelins qui savez mon visage,
qui savez mieux que moi la douleur d'être né,
ils me voudraient tenue à quelque heureux présage.
Et bien qu'ils soient déçus ! Je viens vous emmener.*

Les monstres pendules



*Il se balance, au vent, l'enfant dessous la branche.
Sa balancelle, étrange, émet un grincement.
La lune est saoulée, autour, la lune est blanche.
L'espoir d'un avenir le berce doucement.*

*Mais le monde revient tout autant qu'il avance.
Tout bouge; mais au fond, rien ne change vraiment.
Le cycle se répète; et l'enfant se balance.
Sa balancelle, encore, émet un grincement.*

*Sous le poids vain du corps, les bois nouveaux se mordent.
Il n'est pas seul ici; sous l'arbre, également,
son jumeau tangué, amorphe, au bout d'une autre corde.
Lui pendu, ils sont mus d'un même mouvement.*

*Si semblables pourtant, l'un vivant, l'autre libre,
le regard suspendu, l'un songe, l'autre pas.
Ils sont les receleurs du fragile équilibre
qui relie à jamais l'existence au trépas.*

*Aucun ne s'arrêtant, les siècles se décomptent.
Ils traversent le soir, espérant le matin.
Dans ce balancement, vers le ciel l'âme monte,
à l'inverse du corps, mais jamais ne l'atteint.*

*Et l'esprit redescend. Le paradis recule.
Les frères sans arrêt se croisent dans le soir.
Leur monde se débat dans ce jeu de pendule,
où il importe seul de toujours se mouvoir.*

*Une dame en manteau pousse la balancelle.
Elle exhorte le gosse à tenter le hasard,
puis regrettant son geste, à ses bras le rappelle.
Mais l'enfant chaque fois la traverse et repart.*

*Elle est double elle aussi, d'exquise à squelettique.
En changeant de nature au fil du va-et-vient,
elle est tendre ou terrible, et toujours extatique.
Elle réclame à l'autre un fils qui est le sien.*

*Et l'on voit au-dessus, le grand arbre des âges
se déployer sans fin. Sur ses fûts en fusions,
tournent entre leurs fers tant de sphères, des cages,
où sont noyés de nuit des êtres par millions.*

*Leurs membres sont de cire, et lourds de leur supplice,
à travers les barreaux, fondent lugubrement.
Ils redoutent l'éclipse, alignement propice,
quand s'arrête le temps, quand meurt le mouvement.*

L'herbe rouge



*Un soir, vagabondant à l'écart d'une allée
qui jadis conduisait au jardin florissant,
un homme découvrit un coin d'herbe brûlée,
un reliquat de vie en ce monde impuissant.*

*Aussitôt fasciné devant la découverte
il rompit son errance à l'endroit du bouquet.
Il se souvint qu'un jour l'herbe avait été verte.
Il retira sa veste et posa son paquet.*

*Il s'assit ; puis laissant se poser sa mémoire
sur les brins clairsemés il vint à se coucher.
Il rêva de ces temps de la première histoire
avant que le néant ne vienne les faucher.*

*Il vit des animaux dans la verdure épaisse,
des bois luxuriants, des fleuves fabuleux,
Avant qu'Adam ne vienne et que le jour ne cesse,
les arbres vers le ciel lâchaient des oiseaux bleus.*

*Et puis tout devint noir. Dans un orage atroce
l'envol céruléen fut avalé du ciel.
Un feu d'ombre entourait la gueule du colosse
de laquelle fusaient des averses de fiel,*

*des grêles de charbon. Dans une immonde orgie
les arbres s'abattaient sur des torrents de chair ;
le mal se déversait de la faille élargie,
les eaux se faisait sang, le feu remplaçait l'air.*

*Ecorchés, démembrés, les animaux hurlaient.
Les démons éventraient la déesse Gaïa.
Alors précipité dans l'innommable plaie
l'espace fut broyé ; et l'homme s'éveilla.*

*Il suait à grande eau dans l'herbe pourrissante.
Là-haut un trou béant aspirait sa chaleur.
La terre se voilait d'une lumière absente.
Tout était démun, pétrifié, sans couleur.*

*Un vertige le pris. Il senti comme un doute,
un regret embrasser son esprit ravagé.
Il voulut se lever et reprendre sa route.
L'homme n'y parvint pas. Il ne pouvait bouger.*

*Quelque chose en dessous s'enfonçait dans ses fibres,
pénétrait dans sa chair. Un venin oppressant
lui cisailait la voix. Ses choix n'étaient plus libres.
L'herbe morte, sous lui... elle aspirait son sang !*

Intempérance



*Au cœur d'un de ces parcs où tu ne t'habitues,
jamais vraiment, mortel, à la beauté des nuits,
où dans des songes gris se plaisent les statues,
où les ombres des murs s'écroulent sans un bruit,*

*des orfraies endormies sur le toit du silence
ont arraché soudain leur fragile perchoir
pour s'en aller glaner comme une pénitence
des brindilles d'orage aux branches du ciel noir.*

*Tandis que lourdement une pluie grâce et drue
s'essaye à essaimer la tristesse des cieux,
sous l'arche de l'entrée une ombre est apparue.
Un homme a profané la quiétude des lieux,*

*C'est comme échevelé de colère et de haine
que sous les vents grêlés de ses éclats de voix
il s'en prend à la pluie, injurie la fontaine,
abomine la boue, l'eau suicidées des toits.*

*Il frappe contre terre, hurle vers les nuages,
ainsi qu'un soldat fou de tous côtés trahi,
orphelin de sa cause au milieu des carnages,
maudissant le drapeau de son propre pays.*

*Il en appelle aux dieux pour que cessent les pluies,
que les pendus n'aient plus que leurs chairs en flocons
pour pleurer, les jardins que pétales de suies,
que ce qui reste d'eau tienne dans un flacon !*

*Sûr, il préférerait boire en ses propres veines
plutôt qu'aux fruits tombés du maudit firmament !
Il pourrait, vers l'orage aux litanies obscènes,
marcher les poings serrés, rêvant de châtement.*

*Pourquoi diable veut-il mépriser de la sorte
cette offrande du ciel dont la bonté jadis
faisait grande la mer et la forêt si forte,
cette eau qui rendait fiers les rosiers et les lys ?*

*C'est qu'il aurait voulu que s'émeuve la pierre,
qu'elle ait de l'eau la vie et le geste puissant,
au lieu d'être si froide et sourde à sa prière,
que la roche soit mue du miracle du sang.*

*C'est souvent dans ce square à l'ombre de la ville
que les orfraies ont vu ce même individu
regarder tendrement dans le jardin stérile
la statue de Junon dont il est éperdu.*

Ta morgue



*Affamé, l'être sombre a posé son regard
sur ton corps où, lascifs, dansent les sélénites.
Jaloux de ce sabbat il meurt de te vouloir.
Ses sangs sont décuplés d'absolu. Tu l'excites.*

*Il s'éprend du chaos de tes draps de flanelle.
Quels sont là ces démons qui te brisent les reins ?
Qui sont-ils pour te voir si laide, toi si belle ?
Sens-tu l'enfer en toi lorsque tu les étreints ?*

*Cet intrus lui aussi voudrait se prendre au piège.
Les sens empoisonnés par ton parfum si fort,
il vient trembler sur toi tel un feu sur la neige,
sur ce teint si parfait que t'a donné la mort.*

*Mais dans quel sang dors-tu, toi dont le pied si frêle
a su broyer son cœur lorsqu'il vint te croiser ?
Il ne reçut jamais, fatale demoiselle,
de toi ni de serment, ni le sel d'un baiser.*

*Interminablement, quels que furent ses actes,
tu l'as laissé murir ses tourments. Mais les temps
sont passés. L'idolâtre a signé bien des pactes.
Il a vendu son âme à d'obscurs charlatans.*

*Puis il t'a retrouvé lorsque, toujours farouche,
tu étais déjà vieille. Il a ri de tes pleurs.
Tu vis ses dents briller avec l'eau de sa bouche.
Morte le lendemain, tu as souffert ses fleurs.*

*Depuis lors ton sépulcre accepte sa visite.
Chaque nuit à sa guise il te refait la cour.
Quand ta stèle de pierre où son œuvre est écrite
secrètement s'écarte au poids de son amour,*

*il boit là sur ton front des gouttes de rosée.
Comme ces vins de fûts dont les ans font l'orgueil,
ces larmes sillonnant ta chair cyanosée
s'augmentent des saveurs du bois de ton cercueil.*

*Ta fierté mise en terre est d'autant plus hautaine
que l'amant est conquis lorsque tu te soumetts.
Esclave de ses mains, de son cœur souveraine,
tu seras sa promise et sa chair désormais.*

*Ne te refuse plus au fer de sa morsure.
Laisse de ton orgueil l'éternel dévoreur
à jamais de ton corps embrasser la froidure
et de ton âme encore adorer la froideur.*

Feue l'enfance



*Toi l'enfant qui te plait à jouer à la guerre,
je te dirai comment imiter ces combats.
J'ai tout appris de ceux qui périrent naguère
et qui gisent ici dessous les plafonds bas.*

*Fais tournoyer ta fronde ! Et, lâchant le poing, tues
ces rats qui vont grouillant au festin des tombeaux,
Vise sans trébucher, et tes pierres pointues
ne pourront les rater tant ces goinfres sont beaux,*

*Sais-tu, combien de morts, combien d'âmes bannies
dans cette terre humide et trop grasse d'engrais,
que rien ne lavera jamais de ses sanies ?
Dis-moi ! Combien de morts ? Et combien de regrets ?*

*Je n'avais que treize ans lorsqu'on me mit en terre.
J'avais aussi par jeu souvent feint de mourir.
Ma mère était alors pauvre et célibataire.
Son rôle dans ma mort fut de me découvrir,*

*petit soldat figé dans l'héroïque fable,
dessous une calèche, un soir. Et doucement
elle ferma mes yeux quand le cocher coupable
lui paya son silence et mon enterrement.*

*Depuis je couche ici. Plus rien ne m'importune.
Ma mère ne vient plus me verser ses remords.
Il est tard. Ta jeunesse est ta seule fortune.
Ne la gaspille pas à concerter les morts.*

*Vas ! Retrouve les tiens ! Ta guerre se termine.
Tu ne peux la gagner tuant ces maudits rats.
L'homme fini toujours vaincu par la vermine.
Je sais de quoi je parle. Et quand tu partiras,*

*prends cet os que les ans ont vidé de sa moelle.
Fais-le, même s'il faut pour le prendre à mes reins
déloger le faucheur qui peaufine sa toile
sous les marbres voûtés des séjours souterrains.*

*Glisse une de mes dents dans cette sarbacane.
C'est pour le sacristain. Tu vengeras ta sœur
qui chû froide là-bas sous tant de coups de canne.
Allez, vas maintenant, sacré petit chasseur !*

*Cet enfant a laissé sous ma croix sa godasse.
Dans l'allée il s'enfuit sur les chardons éclos.
A quoi donc peut servir tant de fougue et d'audace
si l'on ne ferme pas la grille de ce clos !*

L'ange rafale



*Comme à terre mon sang charriait le passé,
ma jeunesse bientôt me revint en mémoire.
C'est alors seulement que je su qu'embrasser
le tombeau n'était rien qu'un repos illusoire.*

*Et là, quittant mon corps, j'effleurai le tison
d'un soleil ancien. Je le vis se dissoudre
et la ville se fondre en un rouge horizon.
Je retrouvai la peur et l'odeur de la poudre.*

*Quelqu'un me relevait sous d'ignobles décors.
Au-delà des créneaux d'infemales murailles
je voyais des soldats se partager des corps
sur des champs bourrelés de chairs et de ferrailles.*

*Celui qui m'escortait rassemblait nos blessés.
Des canons enfumés j'aspirais le vieux poivre,
leur souffle, ce grand vol de corbeaux empressés,
venait prendre mes yeux pour ceux d'un vrai cadavre.*

*L'homme était capitaine. Une main sur le cœur,
il attendait du front les colombes fidèles
qui portent sous l'anneau le nom du clan vainqueur.
Ils ne vinrent jamais, ces doux battements d'ailes,*

*jamais. Car cependant que la mort s'empilait,
se tordait dans la bourbe en postures lascives,
les colombes, crevant dans les las d'un filet,
corrompaient de leur sang leurs dernières missives.*

*Je savais que demain tout ce sang sécherait
pour former le blason, le sceau d'un autre empire
où sur la fin du jour le ciel se fermerait
quand le maître s'endort et quand l'esclave expire.*

*Mais l'homme, lui, croyait que d'autres messagers,
que des anges viendraient nous sauver de ces affres.
Tout là-bas cependant les canons enragés
jouissaient dans la chair des terreuses balafres.*

*Et malgré l'horizon qui brûlait vers sa fin,
ce dément, lui, priait pour qu'on vienne l'absoudre.
Je le voyais chercher au loin un séraphin
quand le feu de nouveau fit éclater la poudre.*

*Je le vis prosterné. Dans le ciel agrandi
il croyait avoir vu le dit ange descendre.
Et même il a pleuré quand la chose a brandi
des aîles qui n'étaient que limaille et que cendre.*

Parfums de fin du monde



*Bien avant que ces lieux ne soient pris dans la cendre
la nourrice était là, amusant de son mieux
le tranquille berceau, laissant d'une voix tendre
se chanter les beautés de ces temps merveilleux.*

*La légende nous dit qu'en cette ère contée
l'air était messager de parfums si nombreux
que les contrées au loin vous semblaient à portée,
que le ciel fleurait bon, que nous étions heureux.*

*L'enfant ferma les yeux. Et les années passèrent.
Et l'on vit la nourrice encore rassurer
l'identique berceau, laisser sa voix de mère
muser le réconfort à l'enfant apeuré.*

*Car le salpêtre fut craché des couleuvrines,
comme un rire échappé du souffle des démons.
C'était l'ère du bruit, le règne des machines
dont les âcres fumées vous brûlaient les poumons.*

*Puis ce fut la senteur atroce de la guerre,
ces coups de feu suivis du silence ennemi
qui fascinait l'enfant qui ne pleurait plus guère.
C'est alors qu'à son tour la femme s'endormit.*

*La peste prit son tour en ces jours que connurent
nos pères, cette époque où rien ne sentait plus
que l'odeur confondue de charogne et d'ordure,
dont l'épice enivrait les crânes vermoulus.*

*On ne le berçait plus. S'étonnant de l'arôme
enivrant qui planait sur le monde défunt
le petit ange sut que sa mère fantôme
n'avait plus que la mort pour toute eau de parfum.*

*Quand le cadavre enfin dérangé par les bêtes
versa sur le berceau ses nectars odorants,
sur la chair de l'enfant ses vers fous de conquêtes,
il comprit qu'il n'avait pour uniques parents*

*que les vents qui chantaient la suie des chrysanthèmes.
Il prit goût, en portant à sa bouche les vers
à l'horreur qui couvrait ses petites mains blêmes
et grandit au mépris de ce sombre univers.*

*En ces lieux aujourd'hui l'homme se remémore,
effritant sous ses doigts les restes d'un couffin.
Mais il ne sent plus rien. Le monde est inodore.
Quand rien n'est à portée, l'air n'a plus de parfum.*

Absolution saline



*La mer attende encore à ma quiétude.
Bien qu'enfermé chez moi, j'enrage en vérité,
comptant mes coffres plein du sel des solitudes,
moi qui fus toujours noble, et maître, et respecté.*

*J'entends ses flots sans trêve implorer que je sorte.
Elle assaille le seuil de ma demeure et meurs,
écume sur la pierre, ensanglantant la porte
où me frappant le front je réponds à ses pleurs.*

*Peut-être par dégoût des terres infertiles,
jadis elle y lâcha ses fleuves élargis.
Et le temps d'un reproche elle emportait nos villes.
Restèrent seuls debout les murs de mon logis.*

*J'ai vu mes serviteurs partir au gré des crues.
Maudits soient ces ingrats, sots qui avaient osé
me prétendre que l'eau n'immergeait point les rues,
et me dire : « Monsieur, il faut vous reposer ».*

*J'ai payé le dernier avant qu'il ne se noie
hideusement crispé sur ses draps de lin noir,
le visage souillant mon oreiller de soie.
J'ai verrouillé depuis les portes du manoir.*

*Ma peur se fait semblable aux plus fortes marées.
Je sais que reviendront les torrents furieux,
Dans mes caves déjà je crois la mer entrée.
Presque je sens ses flots déborder par mes yeux,*

*Alors que justement j'arrache ces deux traîtres,
l'infâme prend mes murs entre ses trombes d'eau.
Fourbe et tumultueuse, elle a par les fenêtres
exalté son fracas et frappé de nouveau !*

*J'écrase en vain ses doigts rampant dessous les planches.
Elle est telle une foule, envahissant ces lieux,
qui me pousse, me tient, me tire par la manche.
Bientôt ces revenants seront ici chez eux,*

*Des restes de ma vie ils prendront ce qu'ils veulent.
À mesure que l'eau submerge ma raison,
que le courant des morts m'aspire dans sa gueule,
je renonce à l'orgueil qui faisait ma maison.*

*Que puisse enfin jaillir hors de ma tête ouverte
ces voix que j'ai voulu chasser de ce palais
et qui, de leurs remous léchant mon corps inerte,
répètent comme alors : « à manger, s'il vous plaît ! »*

L'énième cauchemar



*Minuit craque au gibet. Dans ma geôle je reste,
effondré sous mes fers, toujours vivant je crois,
en pâture à ces soirs qui freinent chaque geste,
glacé, poignets en feu, couché les bras en croix,*

*Et lorsque je m'endors, je revois ma jolie
à ma porte clouée et saignant doucement,
cela depuis le jour où, frappé de folie,
je fus ici jeté sans autre jugement.*

*Elle meurt chaque nuit dans ma fièvre grandie.
Et encore et toujours je vis ce jour passé.
Encore entre mes mains que sa veine incendiée
je vois fuir l'assassin. Je hurle alors, glacé*

*d'effroi, croyant mourir, relevé sur ma paille,
noyé dans ma sueur, comme au bord des enfers.
Sous ma peau les fourmis de la fièvre ripaillent.
Offert à ce venin, maigrissant sous mes fers,*

*sueur après sueur, souffrant crise après crise,
mon corps se liquéfie. Et toujours plus chétif,
m'écoulant sous ces murs où ma cheville est prise,
je m'évade, me vide en un filet furtif.*

*Cheminant au hasard des flots de pourriture,
j'entre les trous secrets de l'immonde prison.
J'avance, frémissant sous les cris de torture,
limpide et constellé de lueurs de tison.*

*Enfin, j'atteins la cour. Dans ce blafard espace
je m'enroule. Et j'attends sur le bord du sentier,
près des grilles de plomb, que les cerbères passent
et qu'en trois coups de langue ils me lapent entier.*

*Là je m'échappe en eux, loin du chemin de ronde,
mon esprit ayant mis rennes sur leurs regards.
Je traverse les bourgs. Dans leurs gueules je gronde.
Et j'injecte la haine en leurs grands yeux hagards.*

*Ils s'arrêtent au fond d'une impasse. Une torche
presque éteinte promène un spectre déformé.
Dans la nuit trouble et froide, assoupi sous un porche,
l'homme est là, l'assassin, cette fois désarmé.*

*Mes chiens sont affamés, aigris par leur errance.
Et cet homme, bientôt du sommeil relevé,
comme moi goûtera l'intenable souffrance
d'avoir le cœur à vif et le cerveau crevé.*

Chaotique



*Sais-tu qu'en de lointains territoires boisés
il est des animaux que les ombres caressent,
des chiens fauves, fougueux, fiers, inapprivoisés,
de grands loups décharnés qui dans la nuit se dressent?*

*Ce soir leur meute court par les mondes épars.
Elle approche. Et déjà son échine se cabre
sur nos vastes coteaux, par devant nos remparts.
Elle vient, silhouette imposante et macabre,*

*rallier un troupeau d'animaux ténébreux :
lycanthropes, vautours, hyènes, salamandres,
et puis, plantés devant, indistincts mais nombreux,
de grands épouvantails, muets et noirs de cendres.*

*Tous ont traîné vers nous leurs ongles de taureaux
par des chemins pavés de carne et de décombres.
Ils ont, par ces labours, gangrené les terreaux
et dans un sillon large ont décuplé leurs ombres.*

*Les yeux fixés sur nous, ils semblent hésiter.
Ils attendent sans bruit que l'ordre ultime éclate.
Sens-tu, dit moi ? Sens-tu trembler notre cité ?
Entends-tu retomber la bruine écarlate ?*

*Ils dévalent les monts, sortant griffes et dents,
les uns précipités sous ceux qui les talonnent,
et les autres s'armant des os des précédents,
grossissant vers nos murs l'implacable colonne.*

*Mais ils ne t'ont pas vu, ni ton arme sortir.
Alors tu fermes l'œil. Le premier loup s'effondre.
La foudre maintenant va mordre à chaque tir.
La meute aux cris du feu, ne sait plus que répondre.*

*Et pris dans la stupeur, ces êtres étrangers
ont dispersé les rangs. Leurs troupeaux en déroute,
sans plus un étendard, s'évadent mélangés,
laissant fumer les champs que les cadavres broutent.*

*Laisse-moi m'en aller ! Sous leurs ventres véreux
je veux lécher leurs pas, peureux comme l'hyène.
L'effroyable est ici. Je veux ramper vers eux,
loin de l'humanité barbare qui est tienne.*

*Car, frère, c'est toi le pire, l'empereur
qui domine à toi seul cette horde vorace.
Et rien n'inspirera jamais plus de terreur
qu'un seul de tes regards, toi l'enfant de ma race.*

Dernières graines de folie



*Ils arrivent. Cela fait une éternité
que le vieil insensé s'obstine à les attendre,
que le fond de ses yeux fixe l'obscurité.
Pas question cette fois de se laisser surprendre.*

*Ces horreurs ont jeté leurs cris rauques au vent.
Ici chaque habitant a fermé la lucarne
et baissé le loquet. Et les rats se sauvant
ont cédé leurs séjours. Les chemins se décharnent.*

*L'aveugle reste seul. On raconte souvent
qu'il perdit la raison par une nuit d'orage.
Ses blessures d'ailleurs intriguaient. Emouvant,
il prétendit un jour qu'elles étaient l'ouvrage*

*d'oiseaux démesurés enfantés par le soir
et qui gobent les yeux de ceux qui les regardent.
Les mots pleins de rancune il admet ne rien voir.
Mais il serre pourtant un poignard à la garde.*

*Le bruit craque ! Ils sont là, ces fougueux échassiers !
Ils engorgent le ciel de leurs formes affreuses.
Leur course au loin déplace en vagues des poussières
où claquent par coups vifs leurs jambes filandreuses.*

*Leur cortège bientôt dévorera les tours.
De leur plumaison mauve, insondable, brûlante,
ces géants aériens couvrent les alentours,
faisant jaillir les feux où leurs griffes se plantent.*

*Leurs innombrables corps aux duvets sans couleurs
se mêlent, se déplient, puis par endroits se crèvent,
comme s'ils présageaient nos futures douleurs.
Leur cohorte sans fin se déchaîne et, sans trêve,*

*s'enroule sur les bourgs, avale le clocher...
En même temps l'aveugle, au bord de la démence,
a levé son couteau, a voulu s'approcher
pour arracher un cœur à cette bête immense.*

*Et bientôt c'est le choc ! Le plus proche échassier,
tout de givre sanglant, là s'est figé sur place.
Une serre accrochée à l'épine d'acier,
l'oiseau fuse. Et ses cris au silence s'enlacent.*

*L'orage s'est enfui loin dans l'opacité.
Reprenant nos esprits, nous nous levons, livides.
Car l'aveugle n'est plus, non plus notre cité.
Le monde a disparu de nos yeux noirs et vides.*

Les écumes de l'exil



*Sous l'astre délaissé tel un fruit trop amer,
parce qu'il fallait fuir ce monde à l'agonie,
le vaisseau qu'on nomma « l'Idéal » prit la mer,
sans signe d'au revoir et sans cérémonie.*

*S'éloignèrent alors les murs de la cité
et leur incandescent volcan de cheminées.
Ainsi notre cercueil, par la brise invité,
s'éloigna dignement sur les mers inclinées.*

*Nous voguâmes, bravant les périls, nous frayant
un destin, prolongeant notre ultime croisière.
Et notre arche grinçait son soupir effrayant,
et d'arrière en avant, et d'avant en arrière.*

*Notre journal de bord, encre de nos sueurs,
aux presses du roulis multipliait ses tomes.
Nous flottions dans la brume aux étranges lueurs
où tantôt nous croisaient d'autres drakḡars fantômes.*

*De nouveau l'horizon sanglant nous rattrapa.
Et nous vîmes là-bas des pêcheurs de sirènes.
Suspendu sous la proue, un mousse était l'appât
qui embrasse et puis mord comme font les murènes.*

*Des pavillons en feu, nous en avons vu cent,
et puis ce capitaine arqué sur sa béquille
qui, pourtant seul à bord, n'écopait que du sang.
Et toujours la tempête emportait notre quille.*

*Et jamais d'autre Eden... Nous voulions renoncer,
quand nous vîmes au loin une très petite île,
ceinte dans le brouillard tel un œuf enfoncé
sous son immense oiseau de brume volatile.*

*Notre proue, approchant, ne reçut d'autre accueil
que l'affront –sembla-t-il- d'une lame de roche,
ce récif assassin, cet implacable écueil
qui se fait éventreur de tous ceux qui l'approchent.*

*Notre esquif résolu, plein de fougue, agressif,
cravaché par l'éther, fendit sa trajectoire,
effleura les assauts du fantasque récif,
pour jeter au limon sa superbe victoire.*

*Nous sentîmes l'horreur à nos cœurs accoster.
Le navire défait de ses vergues solides
s'effondrait à présent sur un sol dévasté
fait de mille vaisseaux vainqueurs et invalides.*

Caro vale



*Roule sur le faubourg le grand char mortuaire
tirés par les esprits de ceux qui l'ont construit !
Roule l'humanité dans sa longue misère
dans le phénoménal carnaval de la nuit !*

*Regardez-les franchir l'arche de la mémoire
ces consciences sans corps, ces spectres sans destin !
S'ils pouvaient seulement de la ruelle noire
par l'éclat d'un flambeau découdre l'incertain.*

*Mais non, tout n'est que deuil et ténèbres opaques.
C'est une errance aveugle, un éternel minuit
pour le grand défilé des âmes insomniaques
qui s'en vont célébrer la vie qui s'est enfuit.*

*Mais qu'ils sont beaux ces gens tout habillés de peine !
C'est dimanche à jamais au royaume des morts !
A peine reste-t-il un clair de lune obscène
qui répand sur la rue le souvenir des corps.*

*La lumière n'est plus. Même les réverbères,
ces échelas de fonte aux rêves éclatants
ne sont plus aujourd'hui que restes de calvaires
d'étoiles crucifiées mortes depuis longtemps.*

*Mais quoi ? Quels sont ces yeux qui brillent aux fenêtres,
ces lueurs apeurées dans les trous des battants ?
Serait-ce un être humain, un survivant peut-être
qui ne daignerait pas fêter la fin des temps !*

*L'émoi s'éprend alors de la foule malsaine.
Avides, les regards fouillent l'obscurité.
Ho mais c'est toi lecteur... qui observe la scène,
c'est toi que cherche là le cortège irrité !*

*Et les voici venus s'abattre à ta fenêtre
comme un vol d'oiseaux fous venus t'ensevelir.
Ouvre grand ton esprit, que les leurs te pénètrent,
que par ce livre ouvert ils voient ton avenir !*

*Comprendront-ils alors, ces êtres de misère,
que tu es celui-là qui de ces propres yeux
peut voir chaque matin paraître la lumière
et le monde briller sous la nacre des cieux ?*

*Les pauvres verront-ils que dans ta part du monde
l'homme a toujours le choix et qu'il possède encor
dans les mains son destin et ces quelques secondes
... qu'il te plaît de gâcher à relire leur mort ?*

L'iris recraché



*Le corps est étendu, la tête enchevêtrée
dans un lit de broussaille. Épuisé de saigner,
il gît sous cette croix de ronces, dans l'entrée
de l'étroit cimetière. Il était le dernier,*

*poussant le dernier cri de la pesante grille
vers l'exigu jardin où dort l'humanité.
La vie atteint son terme en son œil où ne brille
plus rien qu'un grain de monde étreint d'obscurité.*

*Cet homme, avant de s'être embaumé d'indolence,
avant que le néant ne coule entre ses dents,
que ses poumons n'aient bu les sables du silence,
se prétendait poète. Et ses vers obsédants*

*dépeignaient avec soin la pourriture humaine,
ouverte aux lourds essaims, grande, comme une fleur.
C'est là sa propre mort qui parfait sa semaine.
Et minuit le célèbre, hululant sa douleur.*

*Et lui, les reins saisis par quelque amant multiple
et monstrueux monté des noirs soubassements,
s'enfonce, lacéré par le branchage triple,
dans un étroit caveau débordant d'ossements.*

*Happé par cette fin qu'il a lui-même écrite,
il enterre ce mal qu'il a lui-même été.
Déjà derrière lui l'épithaphe s'effrite.
Le morbide poème ici s'est arrêté.*

*Et nul ne reverra, cendre sanguine encore,
la ville veuve enfin. Les choses furent ; mais
le temps n'était qu'un cœur qu'une bête picore.
Et la bête a mangé. Nul ne saura jamais*

*pourquoi noire est la nuit, ni pourquoi sonne l'heure,
pourquoi l'éternité, et pourquoi seulement,
et la beauté d'un jour pourquoi morte se pleure.
Ainsi flotte, éternel, le vain questionnement*

*bien que les voix ensemble à jamais se soient tues.
Mais on sait que là-bas où voudront s'engranger
nos âmes sans attache, en ces fanges battues,
on sait bien que là-bas le sens aura changé.*

*Le vice et l'innocence auront le même rire.
Les cieux et les enfers seront faits du même or.
Et le poète, lui, pourra cesser d'écrire.
Car l'art n'est qu'agonie.*

L'idéal c'est la mort.

Table des matières

<i>L'an de cendre Première partie</i>	5
AU DIRE D'UN SOUPIRAIL	7
ANASTOMOSE	9
LEUR FLÉAU	11
JEUX D'OSSELETS	13
LA RACHETÉE	15
AVANT (L'AN DE CENDRE)	17
DÉVORÉS DES CHIMÈRES	19
AUTANT DE BRAISES	21
UN CHEF D'ŒUVRE	23
PÊCHEUR DE CONVOITISE	25
L'ODIEUSE MUSIQUE	27
DAMOISELLES DES LIMBES	29
UN SIÈGE DE CIRE	31
TRAQUENARD SENTIMENTAL	33
EXSANGUE	35
NOCES DE CARTILAGE	37
<i>Charnier d'anges</i>	39
LE PACTE	41
LE SACRIFICE	43
L'ENVOL	45
<i>A la nuit</i>	47
LE CHOIX DE PHOEBÉ	49
MON HORREUR, MON AMOUR	51
GALANTRIES	53
RELIQUES	55
BOIRE LE MONDE	57
AUX SERRES LAISSÉ SEUL	59
LE PROCÈS	61

DÉSUNI VERS LA LOUVE	63
L'AMBASSADRICE	65
TOUJOURS FAISANDE	67
<i>Phénomènes</i>	69
ODÉA	71
ELINOR	73
MORCELINE	75
<i>Séquelles</i>	77
PREMIÈRE DAMNATION	79
SONT QUELQUES SÉQUELLES	81
L'ESCALIER	83
CHÂTIMENT	85
L'ÈVE INDIGNE L'ÉDEN	87
D'UNE HALEINE À SA MÈRE	89
RÉINCARNATION D'ART	91
LE FLAMBEAU	93
<i>L'an de cendre Seconde partie</i>	95
PÂLE EN SES RIDES	97
LES MONSTRES PENDULES	99
L'HERBE ROUGE	101
INTEMPÉRANCE	103
TA MORGUE	105
FEUE L'ENFANCE	107
L'ANGE RAFALE	109
PARFUMS DE FIN DU MONDE	111
ABSOLUTION SALINE	113
L'ÉNIÈME CAUCHEMAR	115
CHAOTIQUE	117
DERNIÈRES GRAINES DE FOLIE	119
LES ÉCUMES DE L'EXIL	121
CARO VALE	123
L'IRIS RECRACHÉ	125